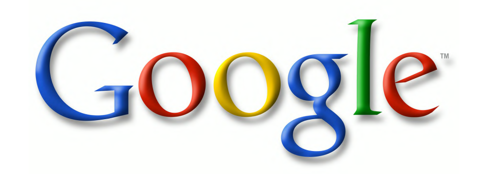
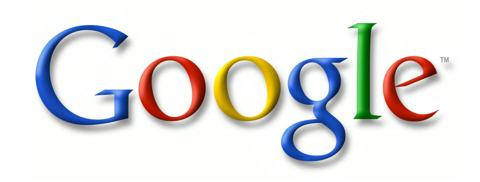
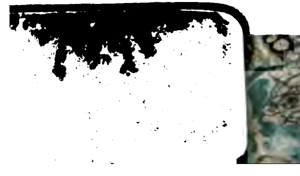









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA






CONTES

EN PROSE ET EN VERS.

T. II.



Remi, déguisé en messager, apporte une lettre. Pauline le regarde, le reconnoit, jette un grand cri: la tante, le curé, la gouvernante s'alarment l'entourent, l'interrogent sur sa cause....... Page 78.

CONTES
EN PROSE ET EN VERS,
SUIVIS
DE PIÈCES FUGITIVES
ET DU POÈME D'ERMINIE;

PAR E.-F. LANTIER,
AUTEUR DES VOYAGES D'ANTENOR.

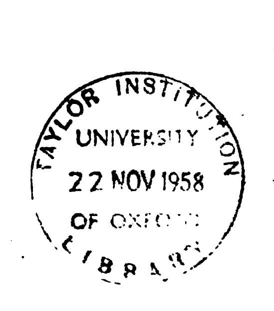
Avec trois Gravures.

TOME SECOND.

A PARIS

Chez F. Buisson, Imp.-Lib. rue Hautefeuille, n°. 20.

AN IX. (1801)



CONTES
EN PROSE ET EN VERS.

LE PROVINCIAL
ÉLEVÉ A PARIS,
OU
HISTOIRE DE NICOLAS REMI.

> Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux : mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré.
>
> J.-J. ROUSSEAU.

M. Remi était un honnête procureur, d'une petite ville de Provence nommée *Manosque*, ville fertile en oliviers et

en têtes à perruque. Ce M. Remi, qui descendait peut-être du Remi qui avait baptisé Clovis, et qui s'était fait saint, sentit dans sa belle jeunesse les aiguillons de l'amour; et ses désirs se fixèrent sur mademoiselle Perrette de la Gaudinière, fille d'un vieux capitaine invalide, décoré de la croix de Saint-Louis, et de dame Françoise Varnier, qui, après avoir grondé, contrarié, désolé, trompé toute sa vie son cher époux, lui avait laissé en mourant, deux enfans, l'odeur de son nom, et des dettes. Les doux fruits de ce tendre hyménée étaient M. Alexandre-Hector de la Gaudinière, mort jeune et lieutenant au régiment de ****, et notre demoiselle Perrette, qui, n'ayant pour dot et unique espérance que ses charmes, l'orgueil de son nom, six chemises neuves et trois vieilles robes de sa mère, fut obligée de fléchir sous l'impérieuse loi de la nécessité, et d'épouser M. Antoine Remi, le procureur.

Elle ne s'en repentit pas: M. Remi était un homme d'un sens droit, d'un esprit juste, intelligent, de mœurs très-pures, d'un caractère doux et plein de bonhomie ; il touchait la main à tout le monde, à son menuisier, à son métayer, à un grand seigneur, même à un conseiller au parlement. Il avait une petite maison de campagne à une lieue de la ville, qui faisait le bonheur de sa vie. Il y allait les dimanches et fêtes; il y passait les automnes; et lorsqu'il se promenait dans son petit jardin, avec sa petite jaquette, et son bonnet de coton blanc, il n'aurait pas changé son état contre celui d'un roi ou d'un président. La sérénité de ses jours, la paix de son hymen furent troublées par très-peu d'orages, parce qu'il sut respecter le noble sang de sa chère moitié, qu'il fut toujours à-peu-près de son avis, et qu'il ne douta jamais de son jugement et de sa vertu. Quant à madame Remi, elle n'oublia jamais qu'elle

était fille d'un capitaine invalide, chevalier de Saint-Louis, et sœur d'un lieutenant d'infanterie. Le ciel avait béni leur couche nuptiale; et quatre rejetons, deux mâles et deux femelles, assuraient la postérité et le nom de Remi.

L'aîné de ces enfans s'appelait Nicolas; il était l'objet des plus tendres affections de la mère, parce qu'elle lui trouvait l'air noble et beaucoup de ressemblance avec son frère le lieutenant. Elle n'épargnait rien pour sa parure; elle voulait qu'il brillât par les habits, les bijoux, qu'il éclipsât tous ses petits camarades. Quand il était bien paré, on le félicitait, on lui disait qu'il était beau, charmant: ainsi cette mère imprudente fécondait en lui le germe de la vanité. Dès que ce cher fils eut atteint l'âge où l'ame reçoit les premières semences des vices et des vertus, madame Remi voulut qu'on lui donnât une éducation qui pût le faire distinguer dans le monde, et

l'élever un jour au-dessus de sa sphère. Elle sollicita vivement son mari de l'envoyer à Paris, alléguant que c'était dans cette capitale seule que l'on prenait le ton et les manières de la bonne compagnie, que l'on perfectionnait son langage, qu'on le dépouillait de cet accent indigène qui déchire les oreilles délicates des Parisiens. Le bon Remi répondait à cela, que cette dépense serait onéreuse pour lui, qu'elle excédait les limites de sa fortune, quoique son étude, il est vrai, lui valût environ mille écus; que d'ailleurs son fils Nicolas, étant destiné à le remplacer dans son état, n'avait pas besoin de la prononciation de la capitale, qu'il suffisait qu'il parlât comme son père et sa mère; qu'à l'égard des manières, il y avait un maître à danser dans la ville, à quatre livres par mois, qui suffirait pour le former et lui donner de la grâce.

Ce raisonnement fut vivement réfuté par madame Remi; elle déclama avec

chaleur contre l'éducation des provinces, le mauvais ton, l'air gauche et emprunté des jeunes gens de la ville, leur embarras, leur stupidité auprès des femmes; enfin elle parla si bien et si long-temps que le bon Rêmi, accoutumé à céder et qui aimait la paix, se rendit à la raison, et il fut décidé que le petit Nicolas irait à Paris étudier le latin, les usages du beau monde, et l'accent parisien. On choisit une pension qui avait de la vogue, et où se trouvaient beaucoup de jeunes gens de condition. Les élèves y étaient revêtus d'un habit uniforme et militaire, sublime invention des instituteurs, pour inspirer aux enfans le dégoût des autres états.

Quand le jeune Nicolas, qui approchait alors de sa dixième année, se vit paré de cet uniforme, et devenu l'égal et le camarade des petits chevaliers, des comtes et marquis, il se crut transporté dans la région du bonheur et de la gloire. Il s'attacha très-peu au latin,

négligea son Despautère; mais il épura sa prononciation, fit de grands progrès dans la danse. Les instituteurs, qui recevaient tous les ans en dons gratuits de madame Remi, du café de Moca, de l'huile, des fruits du pays, l'assuraient que son fils réussissait au mieux; que sa figure se développait, qu'il perdait tous les jours son accent territorial, et qu'il dansait avec beaucoup de grâce. Cette tendre mère triomphait à la lecture de ces lettres : Vous voyez, disait-elle à son mari, les obligations que vous m'avez; votre fils n'aurait jamais pu effacer ici la rouille provinciale; il n'eût été qu'un homme ordinaire, un bourgeois. — Cela se peut, madame; mais je ne veux pas faire de Nicolas un cardinal, ni un joli homme; il nous faut un garçon raisonnable, laborieux, sage, et capable d'être un bon procureur.

Dès que le jeune Remi se fut assez barbouillé l'esprit de quelques bribes latines, de syllogismes, et d'une philo-

sophie qui n'était pas celle de Socrate, son père songea à le placer chez M. Arnaud, notaire, un ancien ami, pour le faire travailler dans son étude. Mais ce plan-là n'était pas du goût du petit Remi; il écrivit à sa mère qu'il la suppliait de lui obtenir la permission d'apprendre à monter à cheval, et à faire des armes; que plusieurs gentilshommes de ses camarades, entr'autres le chevalier de Mérac, avec qui il était intimement lié, avaient quitté la pension pour entrer au manége, et qu'il serait au désespoir de ne pouvoir cultiver d'aussi bons amis.

Madame Remi, très-flattée des liaisons brillantes de son fils, trouva la proposition judicieuse. Le procureur, au contraire, la croyait irraisonnable.—A quoi, disait-il, lui servira l'art de l'équitation? Pourvu qu'il sache se tenir à cheval comme moi pour aller à la campagne, n'en saura-t-il pas suffisamment? Et pourquoi apprendre à faire des armes? veut-il

faire le spadassin; tuer quelqu'un? — Non; mais si on l'insulte, comment repoussera-t-il un affront? — Par un bon procès; n'y a-t-il pas une justice et des loix? Vous agissez en sens inverse de J.-J. Rousseau : d'un gentilhomme il veut faire un menuisier; et vous, d'un roturier vous voulez faire un prince : non, madame, qu'il apprenne le métier de procureur, et non à se pavaner sur un grand cheval. Cette réponse piqua au vif madame Remi; elle bouda; la nuit fit lit à part. Le pacifique époux qui, depuis dix-huit ans, n'avait pas déserté la couche matrimoniale, et qui avait passé une mauvaise nuit, consentit enfin que son fils Nicolas fît son cours d'équitation, et apprît l'art de l'escrime; en conséquence, on pria M. Arnaud, le notaire, de le recevoir chez lui, et de l'envoyer au manége.

Nicolas Remi, paré du premier éclat de la jeunesse, entrait alors dans sa dix-septième année; il avait une taille svelte,

élancée, de beaux cheveux châtains, les sourcils bien dessinés : ses yeux noirs brillaient de vivacité ; sa physionomie était heureuse et avait de la douceur ; une belle jambe et une tournure aisée achevaient le portrait d'un homme charmant. Les femmes lui trouvaient de l'esprit, et il en avait ; son élocution était, avec elles, facile et abondante : avec les hommes, l'activité de son imagination paraissait s'éteindre, et il parlait peu ; cependant il avait de la pénétration ; et sans aucun talent décidé, il aurait pu exercer sagement les emplois de la société. Son caractère était flexible et doux ; mais son ame sans ressort, recevait aisément toutes les impressions qu'on voulait lui donner. La vanité, le goût de la parure, l'ardeur de briller par les petites choses, passion des ames faibles et communes, furent celles qui parurent lui donner quelqu'énergie : ces passions factices qui agitèrent le reste de sa vie, étaient les fruits des principes et des

exemples de sa mère, et de sa liaison au collége avec quelques jeunes gens de naissance ; il rougissait de son père, de son état, et ne pardonnait pas à la fortune l'obscurité de son origine; il en fut toujours inconsolable.

Le beau Remi, transplanté chez le notaire, eut bientôt le bonheur d'attirer les regards de sa fidelle moitié, femme d'environ quarante-cinq ans, petite brune qui avait de petits yeux vifs et ronds, jadis assez piquante, aujourd'hui chargée d'embonpoint, et arrondie comme un petit ballon. Madame Arnaud, avec ses charmes, avait reçu de la nature une sensibilité d'organes et de cœur, qui ne pouvait déplaire qu'à son mari ; elle avait passé sa vie à faire des heureux. La figure de ce nouveau pensionnaire enflamma son imagination et ses désirs ; elle fixait souvent ses petits yeux ronds sur lui, lui pressait légèrement la main ; elle lui donna les entrées de sa toilette, où quelquefois, à travers les jours ména-

gés d'un vaste fichu, brillaient les lis et les amples contours de son sein; sa jambe était belle: aussi l'inattention, le hasard qui sert si bien les femmes, la découvrit plus d'une fois aux yeux de Remi. Mais tous ces traits, toutes ces agaceries, n'effleuraient ni les sens, ni le cœur de ce jeune Pâris: il restait immobile et froid. Elle comprit alors qu'il fallait éveiller son ame par d'autres moyens, et intéresser sa vanité. Un matin, à son petit lever, elle le fit venir dans sa chambre. — Vous connaissez-vous, lui dit-elle, en point d'Argentan? — Non, madame, je n'en ai jamais porté. — Voilà deux paires de manchettes, je vous prie de les examiner. En même temps elle prit sa main; et les appliquant dessus, elle trouva que le clair obscur de la dentelle relevait l'éclat de sa peau. Comme il les regardait attentivement, les admirait, elle ajouta: Allez les renfermer dans votre armoire, n'en parlez

à

à personne, et portez-les pour l'amour de moi.

Remi, enchanté, ravi, balbutiait, ânonnait un refus, un remercîment, je ne sais quoi. Écoutez, lui dit cette aimable bienfaitrice, fermez la porte, et venez vous asseoir sur ce sopha ; je jouis d'une heureuse opulence, et votre fortune est bornée ; avec une si jolie figure, vous êtes fait pour le monde, pour y briller : passez chez le tailleur de M. Arnaud, il est prévenu, c'est un homme discret ; vous lui commanderez un frac écarlate avec de grands boutons de nacre à la mode ; je le paierai, et vous me rembourserez à votre commodité.—Ah! madame ! vos bontés, votre générosité... C'était tout ce que pouvait dire Remi, dans la vive émotion qu'il éprouvait, au penser qu'il allait être revêtu d'un habit écarlate, orné de grands boutons. La dame expérimentée, comprit au trouble, à l'air radieux de son jeune amant, que c'était l'instant de la re-

connaissance : sa jarretière se détacha dans ce moment, elle se tourna pour la replacer; Remi, galant et empressé, offrit ses services, fut refusé, et cependant il eut le bonheur de la renouer *.

Dès ce jour il se crut au comble de la gloire et de la félicité. Il eut peu à peu des bijoux, une montre : l'élégance et le luxe ordonnaient sa parure; il ne fréquentait que les jeunes gens de qualité. Les dons fréquens de sa maîtresse entretenaient sa magnificence; il alongea et ennoblit son nom, et se fit appeler le chevalier de Saint-Remi. Il se multipliait aux spectacles; il était sur-tout assidu à l'opéra, ce spectacle du bon ton, où le cœur et l'esprit se reposent. Il soupa avec les prêtresses du temple, pénétra bientôt dans le sanctuaire, partagea avec elles les offrandes que la tendre Arnaud suspendait aux autels de l'amour. Le notaire qui éclairait son élève, apprit sa dissipation et les progrès qu'il faisait

* Fulsere ignes et conscius æther connubiis.

dans la science du monde ; il voulut mettre des bornes à cette ardeur de savoir ; il entra chez sa femme pour en conférer avec elle , et lui dit qu'il voulait renvoyer le petit Remi à son père, et que l'air de Paris ne lui valait rien.— Comment donc! il se porte à merveille ; il est frais comme la rose. — Vous ne m'entendez pas; ce jeune homme se perd ici; il n'y fait rien.... .—Erreur! je vous assure qu'il est occupé. — A des sottises , il perd son temps à l'opéra , aux Variétés : il hante mauvaise compagnie.—Il ne voit pourtant que des jeunes gens de qualité. — Tant pis ; est-ce une société pour lui ? — C'est la meilleure qu'il puisse voir ; il se formera , il apprendra......—A conduire un cabriolet, à tromper quelques femmes ; il enrichira sa mémoire du nom de toutes les créatures de Paris : savante nomenclature ! quelle école !— C'est pourtant de cette école que l'on tire les ambassadeurs , les généraux , les ministres. — Oui , c'est la

pépinière de nos grands hommes ; cela saute aux yeux. — C'est là qu'il trouvera des amis qui l'aideront..... — A se perdre. Apprenez que ces gens-là, en s'élevant, ne songent à personne, encore moins au fils d'un petit procureur. Belle manie qu'ont les bourgeois de province, d'envoyer à Paris leurs roturiers d'enfans, pour être élevés comme d'apprentis seigneurs! Et moi, madame, si vous eussiez pu me donner un fils, je l'aurais fait étudier dans la province la plus reculée. — Ce n'est pas la première sottise que vous auriez faite. M. Arnaud eut beau déployer sa logique, l'appuyer de la force de ses poumons; madame lui prouva qu'il avait tort, et qu'il fallait garder Remi, jusqu'à ce que son éducation fût achevée. Il voulut bien y consentir; mais il promit de le veiller de fort près, et de le renvoyer à son village, à la première faute.

Notre nouveau chevalier était bien loin de vouloir réformer sa conduite, ni

son faste; il occupait sans cesse le tailleur de M. Arnaud, qui se refusait un habit noir, et usait les siens jusqu'à la trame. Madame réparait ainsi l'injustice du sort qui répand ses biens avec tant d'inégalité : l'union de ces deux amans, leur douce chaîne, se resserrait de plus en plus, et n'excédait pas les bornes des facultés respectives, lorsque le brillant Remi fut frappé d'un délire amoureux pour la belle Saint-Denis, danseuse de l'opéra. Tout se réunissait pour irriter sa passion; la célébrité de la déesse, ses charmes, le cercle brillant de ses adorateurs, son adresse dans l'art de séduire, de préparer les nœuds où s'enlaçaient ses amans. Comment le vaniteux Remi, nouvel adepte, aurait-il pu échapper aux piéges de cette Circé! Il suivit son char, s'enflamma, sollicita son bonheur, avec toute l'ardeur de la jeunesse et du désir. La Saint-Denis, que les plus légères rétributions avaient payée dans son début, élevait alors le tarif de ses

faveurs à une hauteur qui rendait les approches difficiles. Elle se taxa à deux cents louis pour le chevalier de Saint-Remi; et encore fit-elle grâce. Il était loin de posséder cette somme: l'argent du notaire s'écoulait au sortir de sa source. Les dons avaient été fréquens ; et quelques efforts qu'il fît pour les faire redoubler, les ressources de part et d'autre s'épuisaient. L'amour cependant, la vanité le pressaient, l'agitaient vivement ; il y rêvait sans cesse ; il confia sa flamme et son embarras au chevalier de Mérac, son ami. Celui-ci, plus âgé de deux ans, d'ailleurs plus hardi, plus décidé dans ses principes, trouva bientôt un expédient pour payer la Saint-Denis, de la cassette de madame Arnaud ; et il le lui développa. D'abord Remi hésita, opposa des scrupules; mais son ami le persifla avec tant de légéreté et d'ironie sur ses remords peu dignes d'un chevalier, qu'il se rendit, d'autant plus qu'il restait derrière le rideau pendant le jeu de la scène,

et que Mérac se chargeait du rôle principal. Il ne trouvait rien de si gai, de si piquant, de si naturel, que de s'amuser aux dépens d'une bourgeoise amoureuse.

Le projet concerté, St.-Remi vint souper en famille chez le notaire : pendant tout le repas il affecta un air triste et préoccupé; il dit, vers la fin, qu'il sortirait de très-grand matin. Jugez des inquiétudes de la sensible Arnaud ! mais les témoins empêchaient un éclaircissement. Elle ne ferma pas les yeux de toute la nuit; elle sonna, dès qu'elle vit le jour, pour demander des nouvelles de Remi : on lui dit qu'il était sorti dès l'aube, en bottes et en redingote. A ce récit, les alarmes, les terreurs redoublèrent; elle était dans cette anxiété terrible, lorsque, vers les dix heures, on lui annonça le chevalier de Mérac : elle se rappela que c'était l'ami intime de son amant. Elle répara bien vîte le désordre de sa toilette, s'embellit d'une teinte de carmin,

et fit entrer. Il se présente l'air triste, ténébreux, la démarche grave, une lettre à la main, qu'il lui donna de la part du chevalier de Saint-Remi, à qui il était survenu un grand malheur. — Eh! quoi, monsieur, s'écria cette pauvre amante? — Il s'est battu. — Ah! dieux! il est mort! — Non madame, au contraire; mais sa situation n'en est pas moins fâcheuse: daignez lire cette lettre, vous verrez combien il est à plaindre. Elle l'ouvrit d'une main tremblante. Remi lui faisait les plus tendres adieux, lui annonçait qu'il était obligé de quitter la France, de renoncer au bonheur de la voir, lui qui périssait d'ennui, lorsqu'il était un demi-jour éloigné d'elle. Mon ami, le chevalier de Mérac, ajoutait-t-il, vous fera le récit de ce cruel événement. — M. le chevalier, parlez; de grâce, ne me déguisez rien. — Ce n'est pas mon intention, madame, d'autant que vos conseils peuvent lui être d'une très-grande utilité. Hier, à l'opéra, il eut une dis-

pute avec un officier dragon ; la discussion, comme c'est l'ordinaire, s'éleva sur une bagatelle. Le dragon ne concevait pas qu'on pût aimer une femme de quarante ans : mon ami soutenait qu'il en connaissait de très-aimables, et bien dignes de l'attachement d'un jeune homme ; l'autre lui répond malignement que ce sont là apparemment ses bonnes fortunes. Saint-Remi répliqua, que si cela était, il en ferait gloire. Les esprits s'échauffent ; l'ironie s'en mêle ; le sarcasme part, frappe, blesse, et soudain rendez-vous, pour le matin, au bois de Boulogne. — Est-ce que vous ne pouviez pas les appaiser, les raccommoder? — J'ai essayé, mais il était trop tard; l'honneur outragé voulait du sang. — Quel préjugé horrible! — Saint-Remi est venu me prendre, à la pointe du jour, pour servir de témoin. Le dragon était accompagné de son frère : ils ont quitté leurs habits. — Comment, ils se sont battus en chemise? — Sans doute, on ne se bat pas

autrement.—Poursuivez, tout mon sang se glace. Ce pauvre enfant ! — D'abord, mon ami a reçu un coup terrible ; l'épée a passé jusqu'à la garde..... — Ah ciel ! je me meurs : où, monsieur ? — Sous le bras, madame : mais lui, sans s'étonner, a riposté avec tant d'adresse, de vivacité et de bonheur, qu'il a percé son adversaire de part en part ; la lame sortait d'un pied. — Cela fait horreur ! — Il est tombé; le sang jaillissait à gros bouillons. — Un moment, je vous prie, je suis prête à me trouver mal. Le galant chevalier a tiré soudain un flacon de sa poche, et lui en a fait respirer le sel volatil. Quand il a vu que ses esprits avaient repris leur cours, il a continué son récit. — Alors nous avons porté tous nos secours au blessé; j'ai arrêté l'effusion du sang le mieux que j'ai pu, et nous l'avons ramené chez lui, où, peut-être, en ce moment il expire. — Quel événement affreux ! J'en avais le malheureux pressentiment. — Il ne vous a

pas trompée. J'ai fait tout de suite cacher Saint-Remi chez moi. De là je suis revenu trouver le frère du dragon pour étouffer cette affaire. Le croiriez-vous, madame? un bon gentilhomme, mais dérangé, abîmé de dettes, a la bassesse de demander de l'argent, une somme considérable, sans quoi il menace de poursuivre Saint-Remi jusqu'aux enfers, de le livrer à la sévérité de la justice. Jugez du désespoir du pauvre chevalier; il faut qu'il parte, qu'il quitte votre maison qu'il aimait tant; il ne cesse de pleurer. J'ai déjà couru chez plusieurs amis pour trouver du secours, mais vainement; personne n'a de l'argent, les bourses sont fermées, et les cœurs glacés.—Combien, monsieur le chevalier, exige-t-on? — Une somme énorme, épouvantable! deux cents louis! —Elle ne serait pas excessive si je les avais.—Je doute, madame, qu'il voulût les accepter de vous. Il m'a confié qu'il vous avait déjà les plus grandes

obligations, qu'il aime mieux périr que d'abuser de vos bontés. Hélas! il est perdu, il partira pour Bruxelles dans une heure. — Il ne partira pas; je ne veux pas l'abandonner, je suis trop attachée à sa famille: voilà mes diamans, qu'il les fasse porter au Mont de Piété, et qu'il satisfasse cet homme vil qui vend le sang de son frère. — Je vais donc, madame, le déterminer à les accepter. Vous lui rendez un service bien important; et dans quelle circonstance! Que les jeunes gens sont heureux de trouver des amies aussi généreuses que vous! Il se retira, en ajoutant que son ami ne pourrait venir la remercier aussitôt qu'il désirerait; que les suites de cette affaire l'occuperaient probablement le reste de la journée; que d'ailleurs il ne convenait pas qu'il se montrât si vîte, mais que certainement, demain au matin, il viendrait lui témoigner l'excès de sa reconnaissance. Il sortit à ces mots, enchanté de son adresse, et riant comme un fou

do

de l'excellent tour qu'il avait joué à une vieille coquette.

Il était si content de lui-même, qu'il mit trois ou quatre de ses amis dans la confidence., et que le soir il raconta cette aventure au foyer de l'opéra, toutefois en déguisant les noms : malheureusement un des écoutans, ami et confident de M. Arnaud, devina les acteurs de la scène.

Dès que Saint-Remi eut en main ce mobile puissant qui fléchit les divinités de l'opéra, et bien d'autres, il vola chez la sienne, et l'emmena à la campagne, où Comus et l'Amour lui filèrent une journée délicieuse. Le lendemain, fidèle aux engagemens que Mérac avait contractés pour lui, il se trouva au lever de sa tendre et bienfaisante amie : il était si pénétré, si reconnaissant du service qu'elle lui avait rendu, qu'il ne put s'exprimer que par les transports les plus vifs, les caresses les plus expressives ; et ce genre d'éloquence persuadait mieux

la dame que les discours les plus étudiés : ils s'enivraient, dans la même coupe, de torrens d'amour et de félicités, quand l'époux malencontreux frappa brusquement à la porte. Remi eut à peine le temps de se glisser dans la ruelle. M. Arnaud, malgré le demi-jour de la chambre, s'aperçut que le teint de sa femme était vivement coloré. — Qu'avez-vous donc, madame ? vous voilà rouge comme une pièce d'écarlate : est-ce que vous m'attendiez ? Pensiez-vous à moi ? — Non, monsieur, je vous jure, vous étiez loin de ma pensée. Voilà bien les maris, ils se croient toujours les objets de nos émotions. — Pas tous, il en est de clair-voyans qui savent à quoi s'en tenir et se résigner : mais venons au but de cette visite inespérée. Vous rapelez-vous, madame, que je vous ai prédit que le petit Remi se perdrait dans Paris ; qu'il deviendrait un très-mauvais sujet ? — Oui ; mais vos prophéties sont fausses, comme tant d'autres. — Non ; vraies,

madame, accomplies. — Je trouve au contraire qu'il acquiert tous les jours, qu'il a beaucoup gagné..... — En ruses, en libertinage et en effronteries. — Monsieur, pour juger un jeune homme, rapportez-vous-en au coup-d'œil des femmes. — Oui, pour certain mérite. Vous ne savez donc pas l'histoire de ce petit drôle? — Monsieur, vos épithètes.... — Sont pittoresques, bien choisies. — Il faut toujours parler des absens comme s'ils étaient présens. — Aussi fais-je, madame, et je ne serais pas fâché qu'il fût là, et qu'il m'entendît : mais avançons, le conte est plaisant et moral ; il pourra vous égayer. Ce petit libertin est amoureux d'une fille de l'opéra, d'une espèce..... — Je le nie ; il a le goût trop délicat, l'ame trop sensible ; et s'il aime, c'est à coup sûr une femme honnête. — Comme vous, n'est-ce pas ? Mais si vous voulez en savoir davantage, ne m'interrompez pas à chaque phrase. Il aime, vous dis-je, ou plutôt entretient une

créature de l'opéra.—Où prendrait-il de l'argent ? son père ne le prodigue pas. —Il en trouve : il y a dans Paris des femmes charitables qui pourvoient aux besoins de la jeunesse. Il a eu le bonheur de rencontrer de ces femmes de bien, qui achètent leurs galans avec l'or des benêts de maris. —Pure calomnie : je connais bien Remi.—Oui, sans doute, vous le connaissez un peu mieux que moi ; cependant vous avez encore des découvertes à faire ; sachez que son heureuse étoile lui a fait trouver une femme vieille et laide qui daigne payer son luxe et ses plaisirs. —Pour vous croire, il faudrait des preuves d'une évidence.... — Vous en aurez, patience ; c'est donc, comme je vous disais, une femme vieille et laide.... —Défaites-vous de ces locutions grossières ; qu'en savez-vous ? — Mon Dieu ! laissez-moi parler à ma manière, je n'ai pas le choix des expressions. Je disais donc que le beau Remi, aux gages d'une beauté surannée (le mot

est plus doux), s'était pris d'amour pour une nymphe dansante ; mais cette princesse demandait, en retour de sa sensibilité, une petite rétribution de deux cents louis ; et point d'argent, point de fille d'opéra. Où prendre cette somme ? Vous allez voir que l'amour est inventif Écoutez bien ceci : il va se battre, tue son homme ; pour assoupir l'affaire et appaiser un frère avide, il faut deux cents louis, ou s'expatrier, et s'éloigner d'une femme adorable : affreuse situation ! Mettez-vous pour un moment à la place de cette tendre amante ; qu'auriez vous fait ? Celle-ci aurait mis son pauvre époux en gage pour sauver son amant. Pour cette fois, elle s'est contentée d'y mettre ses diamans ; elle les donne à un chevalier confident, porteur de la nouvelle, qui, dit-on, à fort bien joué son rôle. Muni de la somme, l'amoureux Remi a volé chez sa belle, qui a reçu, à bras ouverts, l'encens et le sacrificateur. Eh bien ! madame, vous gar-

dez le silence ? Vous avez l'air un peu étonné. Ne trouvez-vous pas que cet essai vaut un coup de maître ? Ce jeune homme ira loin, très-loin; mais vous rêvez toujours ? Est-ce que vous douteriez encore? — L'action est si noire, si infame, que je ne puis me persuader.....
— Vous n'êtes pas facile à convaincre : je vois bien que, pour guérir radicalement votre incrédulité, il faut des pièces justificatives et parlantes. A ces mots, il lui présente un écrin. — Voyez, madame, par vous-même, et si je suis digne de croyance. Madame reçoit l'écrin, l'ouvre en tremblant, et reconnaît ses diamans. — Eh bien ! est-ce là de l'évidence ? sont-ce des preuves ? Point de réponse. — A propos, madame, avez-vous déjeûné? — Non, monsieur. — Ni moi non plus : il faut prendre quelque chose, il est tard. Il sonne, l'on entre ; il demande deux tasses de chocolat; pendant qu'on va le chercher, il se promène dans la chambre, parle du temps, cite

les nouvelles du jour. Madame, ne répondait que par monosyllabes : le chocolat arrivé, il lui en offre une tasse qu'elle refuse.—Vous avez tort, il est bon. Il prend tranquillement le sien, boit son verre d'eau, se lève, s'approche du lit.—Adieu, madame : *Qui bien fera, bien trouvera. Je m'en vais à la messe.* Il s'enfuit à ces mots, laissant nos deux amans tête à tête.

Le galant Remi, pendant ce long récit, était immobile et souffrant ; il retenait son haleine, s'enfonçait dans la ruelle, se rapetissait tant qu'il pouvait. Au départ du mari, il n'osait plus sortir de son gîte; la dame était muette, glacée d'étonnement et d'humiliation : mais bientôt le dépit, la fureur s'emparant de son ame, elle appela trois fois Remi, qui parut enfin, honteux, les yeux baissés, plus froid, plus sot qu'un ministre disgracié. Elle, au contraire, enflammée de colère, le parcourt avec ses petits yeux ardens : — Eh bien!

monsieur, qu'avez-vous à dire pour votre justification ? Rien, madame : j'avoue ma faute, je suis le plus coupable des hommes...... — Sortez, monstre, sortez d'ici, de la maison, et ne paraissez jamais devant mes yeux.

Voilà le beau Remi chassé du jardin des délices, sans argent, ayant coupé dans sa racine l'arbre qui produisait des fruits si doux et si abondans. L'honnête notaire lui fit dire qu'il avait arrêté sa place à la diligence, qu'il partirait dès le lendemain, sinon qu'il solliciterait un ordre pour le faire enfermer : il joignit à cet avis un pécule de quinze louis pour le conduire à Manosque ; ajoutant qu'il avait prévenu M. Remi son père, de son départ. En effet, il lui avait écrit que son fils avait assez respiré l'air de Paris, qu'une brillante éducation avait absolument effacé en lui l'empreinte et l'accent de la province ; qu'il avait saisi en peu de temps les belles manières ; que c'était dommage

qu'il ne vécût pas à la cour; qu'il dansait, montait à cheval, faisait des armes, aussi bien qu'aucun gentilhomme de France; que, d'après cela, il lui avait conseillé de rentrer dans sa famille, et qu'il partirait le mardi suivant.

Cette lettre combla d'aise et d'orgueil madame Remi; le bon procureur ne parlait plus que de son fils Nicolas, de son arrivée. La famille, les amis, les dames de la ville l'attendaient avec la plus vive impatience; on ne s'entretenait que de sa figure, de ses talens, de ses belles manières. Enfin le soleil qui devait éclairer son arrivée, brilla sur l'horizon. Le père, la mère, les sœurs, le petit frère, les amis vont au devant de lui; on se rencontre. Le jeune Remi, d'un air leste, saute de sa voiture, se jette au cou de son père, de sa mère; salue, embrasse tout le monde, avec grâce; à son tour, il est caressé, fêté, complimenté de tous les assistans. On

l'entraîne, on retourne à la ville : il y entre comme en triomphe; c'était une espèce d'*ovation*. Le lendemain, l'affluence est dans la maison. M. Remi présentait son fils Nicolas successivement à tous les visitans; tous les yeux étaient fixés sur lui. Les dames ne cessaient d'admirer sa belle prononciation, de louer, de regarder sa taille légère, son air aisé, son frac leste et galant, la hauteur, le volume des cheveux, l'amplitude des boutons, ses vastes boucles, sa culotte jaune, bien serrée, bien adaptée à la cuisse, son gilet à bordure, et ses deux chaînes de montre enrichies de breloques, qui se jouaient et flottaient au hasard. Cet appareil était bien fait pour frapper l'imagination et le cœur de ces dames.

La mère, qu'on accablait d'éloges et de félicitations, s'enorgueillissait secrètement, s'applaudissait de son ouvrage; le bon papa était aussi ravi; mais il trouvait que Nicolas avait le ton un

peu trop seigneur; il craignait qu'il ne fût enclin à la dépense, qu'il n'eût pris à Paris de l'attachement pour les grands airs. Madame repoussait aisément ces absurdes inculpations, ces vieux préjugés, et l'assurait qu'il était trop heureux d'avoir un pareil fils.

Les huit premiers jours s'écoulèrent dans les agitations et le délire de la joie: mais l'esprit se lasse d'admirer, et le cœur de sentir. Insensiblement on s'habitua au beau Nicolas; lui-même éprouva des atteintes d'ennui. La maison de son père était le rendez-vous de quelques bonnes femmes qui venaient s'y entretenir de leur ménage, de leurs voisins, et achever d'user un vieux tapis vert, qui servait depuis quarante ans; d'ailleurs, plus d'opéra, de Saint-Denis, de marquis élégans; sa propre gloire était même éclipsée, il n'était plus le chevalier de Saint-Remi, il était redevenu le fils de son père, l'humble Nicolas Quel changement! il se crut relégué

chez les Algonquins, ou dans les déserts de la Sibérie.

Le père cependant s'occupait des intérêts de son fils, il songeait à lui donner un état solide et lucratif; il le fit appeler dans son cabinet ; et l'ayant embrassé, fait asseoir, il lui dit : Mon cher Nicolas, je n'ai rien négligé pour ton éducation ; elle m'a coûté fort cher, bien au-delà de ce que me permettaient mes facultés ; mais je n'ai aucun regret, puisque ta mère et tout le monde m'assurent que tu as bien profité, que tu es un joli garçon ; te voilà aujourd'hui dans un âge où tu dois regarder dans l'avenir, et t'occuper de choses essentielles. C'est à présent qu'il faut songer à embrasser un état; le mien, l'état de procureur est celui auquel je te destine, et celui qui te convient le mieux. Mon étude me vaut mille écus; si tu es sage, comme je n'en doute pas, si tu te fais estimer, je te la céderai dans quelques années; tu pourras faire alors un bon mariage,

mariage, nous vivrons tous ensemble, et tu seras heureux comme un petit roi.

Nicolas ne fut point ébloui de l'éclat de cette félicité; il répondit qu'il n'avait aucune inclination pour le métier de procureur, qu'il n'y entendrait jamais rien; que son cœur lui disait qu'il était né pour un état plus élevé. — Eh bien! veux-tu devenir avocat? je t'enverrai à Aix, qui est une bonne ville, où l'on apprend l'économie, et à vivre de peu. — Non, mon père, c'est une carrière trop bornée; on ne parvient jamais aux grandes places de la magistrature. Un sot qui achète est préféré à l'homme de mérite qui a blanchi dans l'étude des loix. — Le commerce t'ouvrira un chemin plus rapide aux richesses: ton oncle, à Marseille, te prendra volontiers pour commis. Ce mot de *commis* fit frissonner l'ame noble de Remi; il répondit: Encore moins, mon père; toute idée d'achat, de vente, répugne à ma délicatesse; je ne saurais adopter une

profession où la cupidité rétrécit l'ame, où le seul désir, le seul rêve de la vie est l'argent. — Quel est donc ton projet? Veux-tu faire le grand seigneur? exister comme ces grands arbres inutiles, qui, dévorant la substance de la terre, ne portent ni fruits, ni fleurs? Je te préviens que je n'ai pas de quoi nourrir les paresseux : tu as un frère et deux sœurs; je ne prétends pas, pour t'engraisser dans l'oisiveté, leur léguer à ma mort, la faim et l'indigence. — Mon dessein n'est pas de rester oisif; au contraire, je désire être occupé, j'aspire à m'élever par mes talens et par mon courage; le service est le seul état qui convienne à mon éducation. — Toi, militaire? Oublies-tu que tu es fils d'un procureur; et qu'aujourd'hui, sur-tout, il faut des preuves? — Eh bien! j'en ferai de bravoure. — Chimère : d'ailleurs, comptes-tu devenir maréchal de France? Je te le souhaite; mais nous avons ici des militaires aussi braves que toi, qui,

après quarante ans de service, portent des habits bien usés.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de madame Remi; son fils sortit, et son père informa sa femme des malheureuses dispositions de leur enfant. Voilà, disait-il, où l'a mené cette belle éducation de Paris; à mépriser mon état, et peut-être son père; à se bouffir d'une sotte vanité, ce sentiment des petites ames, qui isole l'homme, le rend dur, inquiet, féroce, et fait le malheur de l'humanité. Le bon Remi commença à comprendre que la faiblesse du caractère dans le chef d'une maison, en amène la ruine; que malheur à celui qui abandonne les rênes du ménage à sa femme. Il vit qu'il avait fait une haute sottise en donnant à son fils l'éducation d'un prince. L'artisan, disait-il dans ses méditations, élève son fils dans sa boutique; si j'avais gardé Nicolas dans mon étude, j'en aurais fait un bon praticien; il aurait vécu honorablement

et serait devenu l'appui de sa famille.

Ces réflexions le tourmentaient, répandaient l'amertume sur ses jours autrefois si sereins : son fils était plus malheureux encore; environné de parens obscurs, dans une maison où l'austère économie et la frugalité réglaient la dépense, où, maîtres et servantes, ne l'appelaient que M. Nicolas, il maudissait sa naissance, la fortune, son existence même.

Cependant sa vanité, toujours active, et les plaisirs de la galanterie, vinrent suspendre ses chagrins, et remplir son ame d'illusions agréables.

Madame du Monté, âgée de vingt-quatre ans, occupait alors la scène. Vive, légère, d'une figure piquante, se mettant avec beaucoup d'art et de goût, et coquette bien prononcée, elle s'environnait d'adorateurs : dès qu'elle paraissait, les attentions, les hommages, tous les regards étaient pour elle; aussi les femmes trouvaient de grands défauts

dans sa taille, dans ses traits, qu'elles voulaient bien excuser; mais elles ne lui pardonnaient pas les travers de son esprit qui étaient sans nombre. Remi, séduit par l'appât d'une conquête aussi brillante, forma le projet d'écarter l'essaim de ses adorateurs, et d'élever sa gloire sur la ruine de ses rivaux.

Le carnaval commençait ; les bals s'ouvrirent : un violon discordant, presqu'aussi miraculeux que la lyre d'Orphée, faisait mouvoir, hors de cadence, presque toute la ville. Remi brillait dans cet exercice; il était le centre de tous les regards; les jeunes femmes, les demoiselles s'empressaient de danser avec lui. Il donna toujours la préférence à madame du Monté; et cet hommage public, ces attentions, les grâces de ce nouvel adorateur, en flattant l'amour-propre de cette beauté, ouvrirent son cœur à la reconnaissance: la vanité est bien souvent le guide de l'amour. La jeune coquette parut s'en-

flammer. Bientôt la foule des soupirans s'éclaircit autour d'elle, et Remi resta seul et triomphant. Il redoubla l'élégance de sa parure; jamais sa belle chevelure n'était arrangée à son gré; bijoux, parfums, habits frais et charmans, tout était étalé. Madame Remi soutenait sous main la magnificence de son fils : l'humble procureur s'en plaignait à sa femme, trouvait que Nicolas sortait de son état, perdait les jours entiers à sa toilette, et vivait en gentilhomme. — Tant mieux, répliquait madame, il nous fait honneur. Préféreriez - vous qu'il fût sot et modeste comme votre clerc? — Oui, madame, il n'en vaudrait que mieux, et nous y gagnerions tous.

Dès que le beau Remi fut assuré de ses progrès dans le cœur de la belle du Monté, il sollicita son bonheur : il ne l'obtint pas aux premières instances; mais ayant été assez adroit, en lui donnant la main sur un escalier mal éclairé,

pour renverser les premières barrières de la pudeur, son amante vit bien qu'une plus longue défense serait insignifiante, et elle lui promit de lui décerner la couronne qu'il ambitionnait. Il y avait deux obstacles à vaincre ; elle était sous la garde d'un mari jaloux, avare et hargneux, qui veillait avec des yeux d'Argus sur le dépôt de son honneur, et qui ne la quittait ni jour, ni nuit. Heureusement elle avait dans ses intérêts une adroite confidente : c'était mademoiselle Agathe, sa femme de chambre. Quand deux femmes, dit un auteur profond, se réunissent pour tromper un homme, le diable ne serait pas assez fin pour le sauver. Sa maîtresse lui confia ses projets et ses désirs. Agathe, d'un esprit fertile en expédiens, en imagina bientôt un qui parut infaillible. Le jaloux et triste du Monté, avec l'ame d'un vilain, avait le défaut des grands hommes : il aimait éperdument les femmes. Il poursuivait depuis

long-temps la vertu de mademoiselle Agathe : sa passion l'emportait si loin, qu'il avait offert de l'argent. Agathe, pourvue, d'ailleurs, d'amans plus jeunes et plus attrayans, repoussait ses attaques avec sévérité. Ce fut sur cet amour qu'elle appuya le projet de servir sa maîtresse. Elle feignit de se rendre à la constance et aux soins de son vieux amant, et lui promit, pour une nuit, un asile dans sa chambre. Du Monté, au comble de la joie, ne fut plus embarrassé que du moyen de tromper une épouse inquiète, dont il était aimé; mais son imagination et l'amour le lui inspirèrent. Le jour du rendez-vous, il dit l'après-dînée à sa femme qu'il allait à sa maison de campagne, qu'il y serait retenu par des affaires, et qu'il n'en reviendrait que le lendemain matin. Madame en murmura un peu, mais se rendit enfin à la raison; ils s'embrassèrent, d'après cela, bien tendrement. Monsieur, au lieu de gagner la rue, fut se cacher dans le

réduit où l'attendait l'amour ; et madame resta dans sa chambre, aussi impatiens l'un que l'autre de voir finir le jour.

La chère Agathe visitait de temps en temps son prisonnier, eut soin de lui porter à souper, et lui accorda même, en le quittant, deux baisers, doux prélude de sa félicité future ; elle lui conseilla ensuite de se mettre au lit, l'enferma dans la chambre, et emporta prudemment la clef.

Madame soupait aussi toute seule ; mais dès que les voiles de la nuit furent assez épaissis, que le mystère vint protéger les amours, l'experte confidente alla furtivement ouvrir la porte de la rue, et introduisit dans l'ombre le galant Remi auprès de sa maîtresse, leur souhaita une bonne nuit, et alla chercher le sommeil dans une chambre bien éloignée de celle où couchait l'ardent époux qui, aiguillonné par ses désirs, et par l'approche de son bonheur, attendait avec le tourment de l'impatience,

Il agitait vivement sa couche; madame, peut-être, n'était pas moins agitée que lui. Il entend sonner onze heures, minuit, et l'on ne paraissait pas. Il se lève, va écouter à la porte; mais point de bruit. Le silence habitait la maison; tout dormait, hors madame, sans doute. Il revient à son lit, patiente encore, ne sait qu'imaginer, se relève, écoute, et n'entend rien. C'est dans ce mouvement continuel, cette inquiétude d'esprit et de corps, qu'il attendit le retour de l'aurore, jurant, maudissant la coquine qui lui jouait un pareil tour.

Si cette nuit lui parut excessivement lente dans son cours, madame, au contraire, trouva qu'elle marchait rapidement : tant il est vrai que la mesure du temps est bien idéale! Dès que le jour commença à blanchir les bords de l'orient, la vigilante Agathe vint arracher l'heureux Remi aux douceurs du sommeil et de l'amour, et protéger son évasion. Deux heures après, le visage triste

et nébuleux, elle ouvrit les portes de sa volière à son malheureux captif; alléguant, pour se justifier, que sa maîtresse, soit frayeur ou soupçons, n'avait jamais voulu coucher seule, en quoi elle ne mentait pas, et qu'elle avait été forcée de passer la nuit dans sa chambre, ce qui n'était pas si près de la vérité.

Le beau Remi, heureux dans ses amours, et plus flatté de l'éclat du triomphe que du plaisir d'aimer, aurait voulu que toute la ville, toute la France eût pénétré le mystère de sa prétendue gloire : cependant il fut assez discret; et si le voile qui couvrait son bonheur fût un peu transparent, du moins il ne le confia positivement à personne.

A cette époque mademoiselle de St.-Paulet, fille d'un gentilhomme du voisinage, vint passer le carnaval à Manosque, chez une de ses tantes : ce fut un nouvel astre qui parut sur l'horizon; tous les jeunes gens qui avaient déserté

de la cour de madame du Monté, s'empressèrent autour de cette jeune divinité. On ne parlait que d'elle, que de son esprit, de ses grâces : elle éclipsait tout. L'orgueilleux Remi ambitionna la gloire de cette conquête; elle avait à ses yeux un grand avantage sur sa maîtresse; elle était fille de condition, et un sang rotùrier coulait dans les veines de l'autre, qui était femme, sœur et fille d'avocat. Heureusement pour ses projets, madame du Monté fut obligée de s'absenter de la ville pendant trois semaines; il profita de sa disparition pour exécuter son plan, et attaquer le cœur de la jeune Saint-Paulet; ses soins furent reçus avec réserve et froideur. On l'écoutait pourtant, on souriait quelquefois à ses propos; mais ni regards, ni préférence, ne lui présageaient la naissance du moindre intérêt : son amour propre en souffrait, et la flamme s'irritait.

Mademoiselle Pauline de Saint-Paulet

avait atteint sa dix-huitième année : sa figure était charmante, quoiqu'irrégulière dans ses traits : elle avait une physionomie douce, enjouée, animée ; elle n'éblouissait pas au premier coup-d'œil, mais elle s'embellissait insensiblement, et on ne la quittait pas sans émotion. Le son de sa voix était touchant, harmonieux. Sa taille ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne, mais svelte, flexible et faite au tour : sa danse, sa démarche légère et facile, tous ses mouvemens respiraient la grâce ; rien n'égalait les agrémens de son esprit vif, fertile en réparties, et un peu enclin à l'épigramme et brillant de gaieté. Peu enrichie encore par la lecture, sa pénétration, sa délicatesse, son goût naturel, rendaient son entretien très-agréable aux gens même les plus instruits. Pauline intéressait d'autant plus que, sous les traits de l'enjouement, elle dérobait une sensibilité profonde, une ame noble et généreuse. On aurait

pu l'accuser de quelqu'inégalité dans l'humeur, effet immanquable d'une extrême sensibilité ; mais si ces légers nuages étaient aperçus, personne n'en souffrait, et la douceur et la bonté de son cœur les dissipaient bientôt.

Madame du Monté reparut, et Remi crut qu'il fallait armer la jalousie pour amener l'amour. Il dit adroitement à mademoiselle de Saint-Paulet, que, puisqu'il désespérait d'avoir le bonheur de lui plaire, il allait faire ses efforts pour l'oublier. Il reprit ouvertement ses chaînes, ne quitta plus ce premier objet de sa flamme, s'afficha autant qu'il put ; mais il eut beau étaler son triomphe aux yeux de la sage Pauline, nul dépit, nul signe, nul propos, n'annonçaient qu'elle donnât la moindre attention à ses succès. Il en était au désespoir ; mais d'autres nuages se formaient sur sa tête.

Le vicomte de Blaville, capitaine de cavalerie, arriva sur ces entrefaites : c'était un de ces jeunes militaires qui

joignent aux agrémens de la figure, le goût et l'habitude des femmes. Il voyageait lestement sans livres, sans papiers; il écrivait ses billets doux, ses lettres de famille pour avoir de l'argent, dans son auberge, ou au premier café. Ses connaissances en littérature s'étendaient jusqu'à la *Pucelle*, le *Sopha* et *Tanzaï*. Il connaissait pourtant le *Misanthrope* et le *Tartuffe*. Il avouait que c'étaient d'excellens ouvrages, mais qui l'ennuiaient à la représentation. Il aimait cent fois mieux voir jouer la *Folle journée*. D'ailleurs, dansant avec grâce, montant bien à cheval, et jouant supérieurement tous les jeux; jeune, bien fait, semillant, hardi, porteur d'un nom et d'un uniforme, décoration bien séduisante pour la province, oisif par état et par habitude, il devint l'objet secret des attentions et des désirs du sexe galant. Il parut ne pas hésiter sur le choix; mademoiselle de Saint-Paulet frappa ses premiers regards, et fixa son hommage. Quel rival pour

Remi ! L'envie, la jalousie, vingt passions le tourmentèrent à la fois. La belle du Monté fut aussi jalouse de Pauline, et déploya son art, tout le prestige de la coquetterie, pour enlever sa conquête à une rivale qui commençait à lui déplaire. Pauline ne daigna pas la disputer, et le brillant vicomte ayant affecté un ton grave et presque pathétique, en lui parlant de son amour, la menaçant de porter ses voeux ailleurs, elle lui répondit, avec un ton d'ironie:— « M. le » vicomte, vous êtes, sans doute, fort ai- » mable; mais j'approuve très-fort que » vos soins flatteurs s'adressent à qui » voudra les recevoir. Je serai enchan- » tée de vos succès, j'y applaudirai » même quand ils parviendront jusqu'à » moi; et comme l'amour propre pour- » rait vous faire douter de ma sincérité, » je vous donne ma parole d'honneur » que je n'ai et n'aurai jamais la moin- » dre inclination pour vous, et que tout » langage d'amour, de votre part, ne

» pourrait que m'apporter de l'ennui :
» d'après cet aveu, trouvez bon que je
» vous salue ». Elle lui fit une profonde révérence, et le quitta d'un pied léger, laissant M. le vicomte un peu confus de cette déclaration inattendue.

Il fut assez adroit pour la dissimuler, et il résolut de se consoler de ce petit revers avec la belle du Monté; il ne manqua pas de lui offrir le sacrifice de ses espérances auprès de mademoiselle de Saint-Paulet. Il fut accueilli avec reconnaissance, traité avec bonté, et bientôt on ne douta plus de leur arrangement. Remi qui avait été dévoré de jalousie pour Pauline, le fut alors encore plus pour madame du Monté : il haïssait complètement le vicomte qui paraissait l'éclipser, et avait toujours sur lui la supériorité du propos et du maintien. Remi plus beau que lui, aussi savant, aussi bon danseur, mis aussi élégamment, n'avait pas un uniforme; il n'était pas vicomte, et on sait que dans la société

les titres inspirent de la confiance, et même de l'audace. Que de bonnes gens, que d'esprits simples leur doivent leur insolence ! Remi sentait son infériorité, il en perdit le repos, il oublia l'aimable Pauline; la jalousie versait dans son ame un caustique brûlant qui la consumait. Le véritable amour est timide et inquiet dans sa naissance; il est confiant et généreux après le bonheur : mais la vanité est toujours ombrageuse, injuste et amère. Il désola madame du Monté, l'accabla de reproches, de propos durs ; il essaya de l'abandonner, resta trois jours sans la voir : mais quelle honte ! quelle humiliation d'être supplanté, renvoyé aux yeux de toute la ville ! Il ne pouvait digérer cet affront. Il revint auprès de son infidelle, reprit ses fers, gémit, pleura, se livra au désespoir. Cette beauté voulut bien le consoler, le rassurer, lui protester qu'elle l'aimait toujours, qu'elle n'écoutait Blaville que pour s'en amuser; que c'était un homme trop frivole,

trop léger, pour qu'il pût intéresser une femme délicate et sensible ; que ses soupçons l'offensaient, et qu'elle ne les pardonnerait pas à tout autre que lui. Cet aveu fut suivi de quelques larmes; et ce doux indice de la sensibilité porta le calme et la consolation dans le cœur de ce malheureux amant. Il demanda la permission d'aller chez elle le lendemain après dîner, comme à son ordinaire: elle le lui refusa, mais avec beaucoup de regret, d'un ton affectueux; elle avait, par malheur, des engagemens qu'elle ne pouvait rompre, ayant promis à sa mère d'aller passer l'après-dînée avec elle. Ils se quittèrent alors très-satisfaits l'un de l'autre. Remi promit d'oublier ses soupçons, et de mériter, à l'avenir, son pardon par la plus grande sécurité, et son amante promit de pardonner, et de n'aimer jamais que lui.

Les soupçons, comme nos sentimens et toutes nos idées, sont indépendans de nous ; ils arrivent, s'emparent de notre

ame au moment que nous y pensons le moins. Remi s'était couché, doucement bercé par l'amour et la confiance: mais le réveil fut orageux; son esprit, plus libre alors, moins prévenu par la séduction, forma des doutes, crut apercevoir des inégalités, du manége dans la conduite et les discours de sa maîtresse. Le rendez-vous refusé pour l'après-dînée, ne lui parut qu'un prétexte pour l'écarter, et recevoir à sa place l'odieux vicomte. Cette idée le poursuivait, il s'y attacha, et il résolut absolument d'éclaircir ce ténébreux mystère. L'heure venue, il se rend chez madame du Monté, frappe à sa porte; l'intrépide Agathe se présente aussitôt, et lui dit que madame vient de sortir.—Je le sais; mais je viens de sa part chercher un livre qu'elle a laissé sur sa cheminée. Agathe assure qu'il n'y en a point: l'autre assure qu'il y est. Pendant le débat, il avance toujours. Agathe, en élevant sa voix, redouble ses protestations; mais Remi, ne

l'écoutant plus, la repoussant, se trouve à la porte de madame, ouvre, et la trouve seule et paisible sur sa bergère, un livre à la main. Elle avait entendu et reconnu sa voix, et avait eu le temps de faire cacher dans son cabinet de toilette l'heureux vicomte qui, dans ce moment, partageait sa solitude.

Dès qu'elle aperçut Remi, elle prévint ses reproches. Ah ! c'est vous, dit-elle, avec un doux sourire ; cependant j'avais défendu ma porte à tout le monde, à cause du vicomte de Blaville, qui m'excède et veut venir chez moi; mais, puisque vous l'avez forcée, je vous le pardonne volontiers, à condition pourtant que vous me quitterez bientôt; car, ayant annoncé que je n'y serais pas, j'aurais l'air d'être restée pour vous. Remi reçut ses excuses, et commença à parler de son amour, plus ardent que jamais, lui jura une fidélité inviolable, lui représenta le danger d'aimer le vicomte, qui l'afficherait, la perdrait, et l'abandonnerait au

premier jour. Ces protestations, cette morale, ne prenaient pas; la situation était inquiétante et difficile, même pour une coquette : celle-ci, ne sachant comment se débarrasser d'un amant si tenace, le quitta sur un prétexte, et alla trouver la fidelle Agathe, pour concerter avec elle les moyens d'écarter ce jaloux, ou de faire évader le prisonnier.

Pendant que se tenait ce petit conseil, Remi, dans son fauteuil, se mit à rêver. Le vicomte, étourdi par caractère, et fatigué de sa prison, n'entendant plus de bruit, crut la chambre déserte, ou que madame était seule. Pour s'en assurer, il gratta à la porte du cabinet. Ce mouvement intérieur attira l'attention de Remi; le vicomte redoubla, frappa deux ou trois petits coups : alors Remi se leva sur la pointe des pieds, et vint écouter tout auprès. Son rival qui écoutait de son côté, n'ayant point de réponse, lève tout doucement le loquet, entro'uvre un peu la porte, y passe sa tête en disant :

— Eh bien ! le procureur est-il enfin sorti ? En prononçant ces mots, il se trouva face à face avec Remi : il avait vu le mouvement de la porte, et avait aussi présenté sa tête à l'ouverture. Quand ils se virent ainsi nez à nez, visage contre visage, l'étonnement fut réciproque ; ils restèrent muets un moment : Remi sur-tout, que le nom de procureur avait cruellement offensé, était pétrifié. Mais Blaville reprit bientôt la parole ; et entrant dans la chambre : — Eh quoi ! dit-il, monsieur Remi, ma présence vous étonne ? Convenez que vous ne me croyiez pas si voisin ? Ma foi je m'ennuyais là dedans ; qui diable vous attendait cette après-dînée ? Vous prenez bien mal votre temps. Remi, revenu de son trouble, et furieux du persiflage et du ton leste et avantageux de son rival, lui répondit : Ce n'est pas ici, monsieur le vicomte, où nous pouvons nous expliquer ; cependant je vous prie de me dire si vous aimez madame du Monté ?

—Ma foi vous m'embarrassez, je l'ignore moi-même : tout ce que je puis savoir et vous dire, c'est que je lui fais ma cour, qu'elle veut bien me le permettre, et que personne n'a droit de le trouver mauvais, excepté monsieur du Monté, son époux, qui, sans le soupçonner, est le plus intéressé dans cette affaire. Quant à vous, si cela vous déplaît, je n'y vois d'autre remède que la patience. Je pars dans six semaines : si vous avez des droits, des prétentions sur cette beauté charmante, vous pourrez reprendre vos fonctions, et renouer le fil de vos tendres amours ; mais vous trouverez bon, je l'espère, que je reste en place jusqu'à mon départ. Remi allait répliquer un peu vivement, lorsque madame du Monté rentra, et s'arrêta de surprise de voir les deux rivaux ensemble. Elle en rougit ; mais, bientôt remise de son trouble, elle demanda au vicomte par quel hasard il était là ; par où il avait passé ; d'où il sortait ? — De votre cabinet, madame.

—Vous

—Vous êtes donc entré pendant le dîner ?—Oui, précisément, vous étiez encore à table ; je suis monté dans votre chambre, je me suis réfugié dans ce cabinet, où en attendant je me suis endormi. — Vous êtes un indiscret ; je ne voulais aujourd'hui recevoir personne, je vous l'avais dit à vous-même. Remi, pendant ce colloque, gardait un profond silence, et jetait des regards de courroux sur sa perfide amante. Sans prononcer un seul mot, il fit signe au vicomte de le suivre : cette belle s'en aperçut, et l'arrêta. — Et quel droit, monsieur, avez-vous sur moi, lui dit-elle avec indignation, pour trouver mauvais que monsieur soit ici ? êtes-vous mon époux ? Si vous m'avez aimée, si j'ai souffert vos empressemens, c'est une grâce que je vous ai faite, dont vous devez être reconnaissant, au lieu de chercher à me perdre aux yeux de mon mari, de ma famille, et dans l'opinion publique : les hommes n'ont ni recon-

naissance, ni délicatesse. Ce n'est point l'amour qui vous excite à la vengeance, c'est un orgueil féroce, une brutale jalousie; peu vous importe de déshonorer une femme qui souvent vous a aimés, de la précipiter dans l'abîme du malheur, pourvu que votre vanité soit satisfaite. Le vicomte ajouta : Monsieur Remi, je suis à vos ordres, vous ne devez pas en douter; mais réfléchissez aux raisons de madame, et à ce que nous lui devons.

La vivacité, l'éloquence, la vérité frappante du discours, atterrèrent Remi. Il restait confondu; enfin il protesta à madame du Monté, d'un ton altéré, qu'il la respectait trop pour se permettre aucun éclat; et que, pour lui prouver son respect, il ne la verrait plus. Il sortit à ces mots; madame l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, et le quitta, en lui disant tout bas, et avec expression : Allez, vous êtes un ingrat; et ce tendre reproche fut suivi du plus doux regard, et d'un serrement de main.

Cette scène vive et fâcheuse ouvrit les yeux de Remi; il fit un effort sur lui-même, et résolut d'oublier une femme volage, et de la traiter avec le mépris qu'elle méritait; car les amans abandonnés se croient toujours en droit de mépriser celle qu'ils adoraient pendant qu'elle était fidelle.

L'idée de l'aimable Pauline, ses charmes, sa douceur, son honnêteté, occupèrent alors sa pensée. Il se proposa de s'attacher à elle plus sérieusement qu'il n'avait fait. Il revint à ses pieds, eut l'adresse de lui dire qu'il avait fait de violens efforts pour l'effacer de son souvenir, pour s'occuper d'une autre; mais qu'il n'avait pu se vaincre, et qu'il retournait à elle pour l'aimer, et l'adorer le reste de sa vie. Il la suivit, lui prodigua ses soins, amusa son esprit d'une louange délicate, hasarda, en souriant, le langage de l'amour, d'autant plus dangereux sous l'air de la gaieté, qu'il charme, s'insinue sans effaroucher. Pau-

line, loin de la méfiance, lui répondait avec enjouement, plus souvent d'un ton calme et indifférent. Insensiblement il prit l'accent et le ton du sentiment, ses expressions furent plus animées, plus tendres; son cœur, pour la première fois, éprouvait un charme inconnu; il respirait auprès de Pauline la douce ivresse de l'amour : une volupté épurée du tourment des désirs et de la jalousie, pénétrait son ame, la remplissait d'une félicité nouvelle. Il apprenait à connaître les jouissances morales du sentiment, les plus vives, les plus enivrantes, les plus faites pour les cœurs sensibles et délicats, malgré la proscription d'un écrivain célèbre.

L'aimable Pauline sentait le besoin d'aimer, et d'être aimée : agitée de cette inquiétude, mais difficile sur le choix, son cœur ne s'était point encore ouvert aux impressions de l'amour. La figure séduisante du jeune Remi, sa douceur, sa grâce, ses premières assiduités auprès

d'elle, avaient commencé à éveiller sa sensibilité, à faire éclore l'intérêt dans son ame; ce sentiment s'y était développé en silence : malgré le refroidissement de Remi, elle ne pouvait le rencontrer, le voir sans une vive émotion, sans tressaillir; elle portait involontairement ses regards sur lui, les détournait, les ramenait encore; mais la raison, son empire sur elle-même, lui faisaient réprimer l'essor de ce penchant involontaire qu'elle dérobait sous le calme apparent de l'indifférence. Le retour, les nouveaux empressemens, le langage flatteur de cet amant, animèrent de plus en plus l'activité de ce goût naissant; elle ouvrit enfin les yeux, pressentit le danger, et prit la résolution de l'éviter : il était peut-être bien tard. L'amour était dans son cœur, il y jetait de profondes racines; mais elle se le dissimula à elle-même, et le cacha sur-tout à son vainqueur. Dès ce moment, quand Remi osait risquer quelques expressions

tendres, elle le priait très-gravement de les supprimer, ou soudain elle s'éloignait de lui.

Cette résistance, ce caractère de décence et de modestie, étonnaient Remi, et enflammaient son imagination. Pour la fléchir, amollir cette sévérité, il hasarda de lui écrire; mais Pauline ne voulut jamais recevoir sa lettre. Désespéré, deux jours après il en fit une seconde plus passionnée: la difficulté était de la faire accepter. A force d'y rêver, il imagina ce moyen. Pauline avait un étui simple, de bois de rose, qu'elle tirait souvent de sa poche; il en acheta un pareil, et y déposa son billet. Le soir, ordinairement il ramenait Pauline et sa tante jusqu'à leur porte: il n'y manqua pas ce soir-là; et en quittant cette première, Mademoiselle, lui dit-il, je vous ai fait un vol que ma conscience me reproche; je vous ai dérobé un bijou, je ne veux pas jouir, sans votre agrément, d'un bien qui vous appartient. En même

temps il lui présenta l'étui acheté, et se retira tout de suite. Pauline le reçut sans la moindre suspicion; mais, retirée dans sa chambre, ayant cherché dans ses poches, elle s'en trouva deux; elle les ouvrit aussitôt par une espèce de pressentiment, et aperçut la lettre: elle hésita long-temps pour la lire, l'ouvrit, la referma, la laissa; enfin elle en lut la première ligne, et puis peu à peu toutes les autres. Son sommeil en fut agité, son cœur l'entraînait, elle aimait déjà passionnément; mais sa raison, sa timidité, luttaient contre ce dangereux penchant.

A son lever, elle relut la lettre; et après bien des incertitudes, elle se décida à la rendre; elle la replaça dans l'étui, et, l'après-dînée, elle le donna à Remi, en lui disant qu'il s'était assurément trompé, qu'elle avait son étui. Ils étoient alors dans un bal qu'on donnait hors de la ville. Remi, qui se flatta que l'étui rendu contenait une réponse, sortit pour aller la lire. Mais, ayant retrouvé

sa propre lettre, il en fut outré, humilié. Animé de dépit, il rentra dans le bal, ne regarda plus Pauline, ne dansa point avec elle; et pour mieux la désoler, il feignit de l'empressement pour une jeune femme d'un caractère envieux, qui ne cessait de critiquer mademoiselle de Saint-Paulet, l'objet secret de sa jalousie. Pauline souffrait, affectait le calme et l'insouciance; mais les galanteries de Remi, les agaceries de sa rivale augmentant de plus en plus, elle n'eut plus d'empire sur elle-même; elle suffoquait; et s'échappant de l'assemblée, elle alla exhaler son désespoir dans le jardin. Remi, qui la suivait de l'œil, s'aperçut de son évasion, et marcha aussitôt sur ses traces.

Pauline était déjà assise dans un cabinet de lauriers, la tête dans ses deux mains appuyées sur une table de marbre; son mouchoir était sur ses yeux. Seule alors, elle laissait couler ses pleurs: son amant l'observait à travers les ra-

meaux : il n'entendit d'abord que des sanglots, quelques soupirs : elle prononça enfin ce seul mot: *L'ingrat!* Remi l'entend ; et attendri jusqu'aux larmes, il prend ses tablettes, y trace ces paroles: *Non, il n'est point ingrat, il vous adore, il n'aimera jamais que vous.* Il alla ensuite sur la pointe des pieds les poser tout doucement sur la table, auprès d'elle, se retira, se cacha derrière le feuillage, et fit du mouvement pour l'arracher à sa profonde rêverie.

Pauline se relève, voit les tablettes, les lit avec étonnement, regarde de tout côté, et aperçoit enfin son amant. Soudain elle s'enfuit; mais lui, plus prompt, s'oppose à son passage, se jette à ses pieds, l'arrête par les plus vives protestations d'amour et de fidélité, presse, supplie, verse des larmes. —Laissez-moi, monsieur, disait Pauline tout émue, que voulez-vous ? que prétendez-vous ? —Que vous m'écoutiez, que vous croyiez au sentiment qui m'inspire, à l'amour

le plus tendre. — Eh bien! soit: j'y crois; ne me retenez plus. — Encore un moment, de grâce, je le demande à genoux: puis-je espérer que ce sentiment ne vous déplaît pas ? Parlez, mademoiselle, je vous en conjure, ou je meurs à vos pieds. — Vous me tourmentez, je ne sais que vous répondre. — Un seul mot qui fera le bonheur de ma vie, que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez? — Que me demandez-vous? — L'aveu de ma félicité. — Eh bien!.... Elle rougit, s'arrêta. — Ah! je vous en supplie, achevez, ma chère Pauline. En prononçant ces mots, il tenait sa main dans les siennes, et la couvrait de ses baisers. — Eh bien! le ciel le veut. Oui, mon cher Remi, je vous aime; puisse mon amour vous rendre heureux, et ne pas faire le malheur de ma vie! Séparons-nous, ajouta-t-elle, laissez-moi retourner au bal, vous rentrerez après moi.

Cet aveu, la douce certitude d'être aimé, soulagèrent les cœurs oppressés

de ces deux amans. Ils passèrent le reste de la soirée dans l'ivresse et l'enchantement d'une passion naissante. Regards, empressemens, soins flatteurs, expressions vives, tendres, tout fut prodigué de part et d'autre, tout embellissait et resserrait leur chaîne; l'ame de Pauline se pénétrait de la volupté la plus pure de l'amour. Elle revint chez elle dans ce délire de bonheur. Hélas! quel léger phosphore! comme il s'évanouit!

Elle trouva, en rentrant, une lettre de son père qui lui annonçait qu'il viendrait la chercher dans huit jours pour la ramener au château. Quelle nouvelle! quel réveil! Elle en resta immobile de surprise et de douleur. « Quoi! s'écriait-» elle; nous séparer déjà! mon cher » Remi: je ne te verrai plus! ah! qu'ai-» je fait »! Elle passa la nuit dans les pleurs, fit les réflexions les plus tristes, les plus sombres, entrevit le précipice où elle courait à grands pas; elle en fut effrayée; et faisant sur elle un effort

terrible, elle prit son parti; elle se leva de grand matin, alla trouver sa tante, lui dit qu'elle venait lui faire ses remercîmens et ses adieux; que son père la demandait, et qu'elle partait sur-le-champ pour aller le retrouver. Cependant, pour adoucir les regrets de Remi, elle lui écrivit ce simple billet:

« Oubliez-moi: je pars, je vais join-
» dre mon père qui m'attend ».

Elle monta dans la voiture, le cœur serré, abîmée de douleur; mais s'efforçant de montrer un front serein, et de rappeler sa raison et son courage.

A la lecture de ce billet, Remi resta glacé, anéanti: il attendait impatiemment l'heure où il devait la rejoindre: elle approchait; et il ne la verra pas! Il était désespéré. Il oublia Paris et sa parure pour ne songer qu'à sa chère Pauline; il n'aspirait qu'au bonheur de la revoir, il y rêvait sans cesse. A force d'y

d'y rêver, il imagina un moyen dont l'exécution lui parut possible ; et résolu de tout risquer, il le hasarda. Il se déguise, prend l'habit d'un paysan, et va se loger dans un mauvais cabaret à une petite lieue du château de M. de Saint-Paulet : il se promena un jour entier aux environs pour avoir des renseignemens ; et ayant trouvé un valet de ferme, il lia conversation avec lui, s'informa des momens où M. de Saint-Paulet s'absentait ; il apprend que le lendemain il doit aller de grand matin à la chasse, d'où il ne revenait ordinairement qu'à l'heure du dîner. Remi n'avait plus d'autres obstacles à vaincre pour voir sa chère Pauline, qu'une vieille tante qui logeait avec elle, et il n'en fut pas arrêté.

Le jour suivant, dès l'aurore, il se met en campagne, vient sous des fenêtres de Pauline ; elles étaient fermées : cette aimable beauté, dans les bras du sommeil, rêvait peut-être à son amant.

Il entendit ouvrir la porte; il s'éloigna, et, caché derrière une haie, il observa ce qui se passait. Au bout d'une demi-heure, il vit M. de Saint-Paulet, couvert d'un grand chapeau blanc, chargé d'un fusil et d'un vieux havresac, et accompagné du fidèle Médor. Il le suivit long-temps pour s'assurer de son éloignement; et le voyant tout enflammé à la poursuite d'un malheureux lièvre, il revola, plein de joie et d'espérance, au séjour de sa Pauline. Il entre, il la demande, se dit porteur d'une lettre d'une dame de Manosque, avec ordre de la remettre lui-même. Une vieille gouvernante le conduit dans un salon où Pauline déjeûnait avec sa tante et M. le curé. — Mademoiselle, s'écria la bonne femme en entrant, voici une lettre de Manosque, pour vous. — Avancez, mon ami. Le messager approche, et se trouble. Pauline, levant à peine les yeux, lui demande de quelle part. — De la part, répondit-il d'une

voix mal assurée, de madame de Verteuil. Sa voix, son trouble frappent Pauline; elle le regarde, le reconnaît, jette un grand cri : la tante, le curé, la gouvernante s'alarment, l'entourent, l'interrogent sur la cause de cette exclamation. — C'est que j'ai rêvé cette nuit qu'un paysan fait comme celui-là, habillé de même, m'apportait, de la part de mon frère, une lettre de l'armée. Cependant elle reçoit celle-ci, et dit au porteur, d'une voix douce et timide, qu'elle la lirait. — Mademoiselle, aurez-vous la bonté de répondre? Je ne retourne pas sans cela : on me l'a bien recommandé. — Allez donc attendre, je vais faire la réponse. Elle courut dans sa chambre, lut, relut ce billet où Remi lui demandait à genoux, par les plus tendres prières, le bonheur de la voir, de lui parler au moins encore une fois.

Pauline prit la plume, écrivit, ferma la lettre, mit l'adresse à madame de Verteuil, et l'envoya au prétendu mes-

sager. Remi, possesseur de ce trésor, se sauva dans les champs, et, se voyant seul et à l'abri des regards, ouvre, déchire à moitié ce billet, et dévore ces quatre lignes :

« Votre démarche est inconsidérée,
» mais je vous pardonne ; vous voulez
» me voir absolument, j'y consens ; ma
» raison me condamne, mais mon cœur
» sollicite pour vous : trouvez-vous,
» dans une heure, au ruisseau qui est
» au commencement de l'avenue sur la
» gauche ; il est couvert de peupliers et
» de roseaux, vous pourrez vous y
» cacher facilement ».

Remi, dans l'enivrement de la joie et de l'amour, courut soudain au rendez-vous indiqué : le ruisseau était charmant; une eau vive et pure baignait une forêt d'arbrisseaux, de saules et de peupliers qui projetaient une ombre délicieuse. Il se cacha dans cet asile, impatient, l'œil fixé sur l'avenue du château. Au temps prescrit il vit arriver la charmante Pau-

line, le front orné d'un léger chapeau de paille, garni d'un ruban vert et de roses fraîches, un livre à la main, marchant d'un pas timide, et promenant autour d'elle ses regards inquiets : dès qu'elle fut près du ruisseau, Remi se leva, et vola à ses pieds. Ils restèrent quelques momens sans proférer d'autres paroles que : — Ma chère Pauline, c'est vous ! — Mon cher Remi, je vous revois ! — Que vous m'avez causé de chagrins ! Pourquoi m'avez-vous fui si brusquement ? — Hélas ! il le fallait, j'ai souffert encore plus que vous ; mais je vous vois, tout est oublié : laissez-moi respirer. Puis, revenant de son émotion, elle lui dit : Mon cher Remi, asseyons-nous, et écoutez-moi.

Ils s'assirent à côté l'un de l'autre sur l'herbe nouvelle, sous une ombre riante; l'eau coulait à leurs pieds sur de petits cailloux qui répétaient et prolongeaient son murmure : le ciel était pur, le soleil resplendissait. Ah ! s'écria Pauline,

dans une douce extase, quel moment délicieux ! jamais la nature ne m'a paru si belle ! Elle se tut, rêva, et des larmes vinrent sur les bords de ses paupières. — Quoi ! vous pleurez ! lui dit Remi ; vous n'êtes pas heureuse ? — Je le suis : laissez-moi jouir de mes pleurs et de ma sensibilité : hélas ! puisse mon bonheur se prolonger dans l'avenir, et n'être jamais couvert de nuages ! Mais cet avenir m'effraie : je tremble de payer bien chèrement une minute d'erreur. — Pourquoi, ma chère Pauline, ces noirs présages ? pourquoi troubler notre félicité présente par les craintes peu fondées d'un avenir incertain ? Si l'amour le plus vrai, le plus tendre, peut vous rassurer, qui jamais vous aima davantage ? — Oui, je n'en doute pas, vous m'aimez aujourd'hui ; peut-être m'aimerez-vous toujours : mais l'amour ne sera pas pour vous, comme pour moi, le besoin le plus pressant de votre ame ; votre existence, votre bonheur n'y se-

ront pas irrévocablement attachés; d'autres passions traverseront ce sentiment, l'attiédiront. Tel est le cœur des hommes : l'ambition, la soif des richesses, le goût des plaisirs, la vanité se mêlent aux idées de l'amour; et pour mon sexe, pour moi sur-tout, l'amour est un sentiment impérieux qui domine tous les autres, et devient le ressort et la vie de notre ame. — Ne puis-je me flatter qu'un jour l'hymen le plus doux !... — Voilà précisément la cause de mes terreurs : mon père ne consentira jamais à notre union, il a les préjugés de sa naissance : ils sont absurdes, sans doute; mais ce sont les plus indomptables, ils tiennent à la vanité et à l'orgueil. De plus, ma fortune est bien limitée : vous savez les usages de Provence; mon frère aîné hérite, et je n'aurai qu'une légitime très-modique : vous voyez quels obstacles, quelles barrières s'élèvent entre nous. Mon cher Remi, ces réflexions m'obsèdent sans cesse, contris-

tent mon ame, me font trembler sur ma destinée. Remi déploya toute la magie de son éloquence pour dissiper ses alarmes, ranimer ses espérances : il avait des amis, des connaissances à Paris, qui, certainement, lui faciliteraient le chemin de la fortune. Enfin l'amour, plus que la raison, rassura la sensible Pauline. Un avenir plus doux s'ouvrit à ses regards, et son cœur respira un moment une félicité sans mélange.

Mais elle s'aperçut que l'heure avançait; elle craignait le retour de son père, il fallut songer à se séparer. Remi demanda la permission de lui écrire; elle hésita : mais il supplia avec tant d'ardeur qu'elle donna son agrément, et promit même de lui répondre. — Voici les arrangemens que nous prendrons : La fermière du château est ma nourrice, je puis compter sur son attachement et sa discrétion; vous lui adresserez vos lettres, elle vous fera parvenir les

miennes. Une faveur obtenue en fait désirer une autre. Remi sollicita le bonheur de la revoir : elle résista à ses prières. — Ah ! disait-elle, je le voudrais bien ; qui le désire plus que moi ! je ne le puis ; n'insistez pas davantage. Mais l'affliction et le désespoir de Remi ébranlèrent sa fermeté ; et sans promettre positivement, elle lui laissa l'espérance, en l'assurant cependant qu'ils ne seraient jamais seuls. Adieu, mon cher Remi, dit-elle en se levant, aimez-moi toujours. A ces mots elle lui serra tendrement la main, et partit d'un pas rapide, laissant tomber un ruban qu'elle lui avait refusé. En s'éloignant elle tourna souvent la tête vers ce berceau qu'elle appela dès-lors le *berceau de l'amour ;* où bien souvent, depuis, elle est venue se livrer à ses douces rêveries, et relire les lettres de son amant.

Remi ramassa bien vîte le ruban abandonné, le baisa mille fois, et se retira lentement, le cœur triste, et plus épris

que jamais de l'aimable Pauline. Dès qu'il fut de retour, il lui écrivit : le lendemain il écrivit encore ; et tous les jours c'était sa plus douce occupation. Pauline répondait moins souvent ; mais ses lettres respiraient le sentiment.

Ah ! *lui disait-elle un jour :*

« J'ai eu autrefois un mouvement
» de coquetterie ; j'ai désiré plaire :
» aujourd'hui le monde m'importune, je
» cherche la solitude : ma gloire, mes
» plaisirs, ma vie, est de penser con-
» tinuellement à vous. Dès que je m'é-
» veille, ma première pensée est vous :
» ma première parole, *je ne le verrai*
» *pas* ».

Dans la seconde elle lui disait :

» Les rapports, la sympathie ne sont
» donc point une chimère. J'ose vous
» l'avouer aujourd'hui, vous m'avez
» intéressé au premier coup-d'œil que

» j'ai jeté sur vous; un charme in-
» connu, involontaire, m'entraînait,
» m'attachait à vous : si ce penchant
» est blâmable, qui l'a mis dans mon
» cœur? d'où vient-il? Je n'y songeais
» pas, je ne le désirais pas : excepté
» vous, tout le reste de la terre m'aurait
» été indifférent ».

Ensuite elle lui disait plus bas :

» Il faut en convenir, les trois mois
» que j'ai passés auprès de vous, ne
» m'ont paru qu'un instant rapide; j'ai
» connu le prix de la vie, j'étais dans
» l'extase de l'amour : le beau présent
» que la sensibilité! que les jouissances
» de l'ame sont délicieuses! comme tout
» est faible, vide, triste auprès d'elles ».

Une autre fois elle lui écrivait :

» Hier matin, j'allais sous le berceau
» de notre rendez-vous : comme cet

» asile s'est embelli à mes yeux, je
» m'assis au pied de l'arbre où nous
» étions ensemble; je me disais : J'étais
» ici avec lui, je l'ai vu là. J'avais sur
» moi vos deux dernières lettres, que
» j'ài relues avec un plaisir infini; je
« me croyais avec vous, je vous parlais:
» cet instant d'illusion m'a procuré un
» moment de bonheur ».

Plus bas:

» Je lis actuellement la Nouvelle
» Héloïse, et je ne me crois pas perdue:
» mais je n'imiterai point cette Julie;
» je n'épouserai jamais que mon amant,
» on n'aime qu'une fois. J'avais com-
» mencé à lire Clarisse; mais j'ai dis-
» continué. Il me semble que cet ou-
» vrage est trop profond pour moi :
» c'est le roman des philosophes. Je
» garde cette lecture pour un âge plus
» avancé ».

Dans

Dans une autre lettre elle lui mandait:

» Nous avons fait l'autre jour en
» famille une course un peu longue.
» Nous nous arrêtâmes pour dîner chez
» le fils de ma nourrice; il n'a que deux
» ans de plus que vous. Il s'est marié
» cet hiver. Ah! mon ami, quel tableau
» que ce ménage! que d'amitiés, de
» prévenances, de caresses mutuelles!
» quelles expressions affectueuses! Mon
» cœur se gonflait; j'aurais donné tout
» au monde pour quitter la table, et
» aller pleurer. Ils ont une vache, un
» petit troupeau, un joli logement,
» un jardin, et dans six mois ils auront
» un enfant. Adieu, mon cher Remi;
» j'ai le cœur serré : ce tableau me
» poursuit ».

Un autre billet disait :

» C'était hier jour de fête; je me suis
» parée un peu plus qu'à l'ordinaire. On

» m'a trouvé jolie ; on m'a prodigué
» des éloges ; et plus on me louait, plus
» j'étais triste. A quoi me sert d'être
» jolie, pensais-je tout bas, si mon
» amant ne me voit point ? Non, mon
» cher Remi, je ne conçois pas d'autre
» félicité sur la terre, et même dans
» le ciel, que celle d'aimer et d'être
» aimée, de voir tous les jours ce que
» l'on aime. Le curé me citait hier une
» belle pensée de sainte Thérèse, qui
» m'a frappée, et que j'ai retenue. En
» parlant du démon, elle disait : *Ce*
» *malheureux qui ne saurait aimer !*
» Hélas ! qu'il faut peu et beaucoup
» pour le bonheur ! *une métairie et son*
» *ami* ».

Remi sollicitait sans cesse un nouveau rendez-vous ; il mourait de tristesse et d'ennui : il ne pouvait exister sans la voir .... Elle lui répondait :
» Croyez-vous que je ne souffre pas
» autant que vous de notre séparation ?
» que ma vie, si douce et si tranquille

» autrefois, ne soit aujourd'hui un
» fardeau qui excède mes forces? Je
» sacrifierais, pour vous voir, le trône
» du monde ; mais je ne puis vous
» sacrifier mes craintes, ma timidité,
» les loix, les devoirs de mon sexe ».

Remi lui répondit qu'elle ne craignait pas de le rendre malheureux, que les dangers qu'elle lui opposait étaient chimériques, qu'il avait des projets à lui communiquer : Ou permettez-moi de vous voir, ajouta-t-il, ou je n'écoute plus que mon désespoir.

Réponse.

» Vous le voulez, je cède. Pour faire
» cesser votre malheur, que je crains
» beaucoup plus que vous ne croyez,
» jexpose ma tranquillité et mon bon-
» heur : rendez-vous jeudi à l'entrée de
» la nuit chez la fermière ; c'est l'heure
» où mon père commence son trictrac
» avec M. le curé. Adieu : puisse ce

» jeudi si désiré n'être chargé d'aucun » orage ».

Ce jeudi vint. Remi, vêtu d'un habit de fermier, arriva près du château, long-temps avant le coucher du soleil; il se promenait dans les environs en attendant la nuit, lorsqu'il rencontra le curé qui le regarda attentivement: mais Remi, préoccupé de son bonheur, s'éloigna, et l'oublia bientôt; et dès que l'obscurité parut favoriser son approche, il se rendit à la ferme. Une femme, fraîche encore de santé et d'embonpoint, l'attendait sur la porte. Elle lui fit signe de la suivre; elle monta dans sa chambre, et, l'ayant enfermé, courut avertir sa chère enfant (c'est ainsi qu'elle nommait Pauline) de l'arrivée de son bon ami. Avec quel plaisir ces deux amans se revirent! quel était leur enchantement! Des larmes, plus douces que la rosée du ciel, baignaient les paupières de la tendre Pauline. Heureux qui a connu cette situa-

tion, et qui jouit encore de ce souvenir !
Pauline confia à son amant qu'elle s'occupait de leur bonheur futur.

Elle avait déjà intéressé sa tante par une demi-confidence, et sa tante lui avait promis de l'appuyer, dans l'occasion, de tout son crédit. Leur conversation roula sur les douceurs d'un avenir charmant. — Quelle félicité ! disait Remi. Un jour viendra où nous serons toujours ensemble, où je vous verrai, je vous entendrai sans cesse, où l'assurance d'un avenir heureux augmentera mon bonheur présent, où le moment du réveil m'annoncera une journée délicieuse. — Puisse le ciel, répondait Pauline, réaliser nos espérances, et je n'aurais plus rien à désirer. Un doux recueillement succédait à ces épanchemens. Ils étaient assis à côté l'un de l'autre : Remi avait pris la main de Pauline, la baisait, la pressait sur son cœur ; la fermière, non loin d'eux, tournait un rouet, et par fois les inter-

rompait pour leur dire qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, que sa chère enfant aurait un beau mari, et lui une femme charmante; qu'elle voulait être de la noce, et danser avec lui. Elle recommandait sur-tout à Remi de bien aimer sa femme, de lui être toujours fidèle. Ah! s'écria Remi, avec transport, se jetant aux pieds de Pauline, devant vous, ma bonne dame, devant le ciel, je lui jure une fidélité inviolable, un amour éternel.

Tout-à-coup Pauline pâlit, s'effraie. Elle entend plusieurs voix confuses, et démêle la voix de son père. Ah! nous sommes perdus, s'écria-t-elle, c'est lui, c'est mon père! Ma chère nourrice, sauvez Remi, sauvez-nous. La nourrice, tout effarée, se lève, va, vient, fait entrer Remi dans une chambre qui communiquait, ferme la porte à la clef, et la met dans sa poche. Elles se rasseyent; Pauline pâle, éperdue, ne sachant quelle contenance affecter; et

la nourrice chantant d'une voix tremblante, et faisant aller son rouet. Monsieur de Saint-Paulet entre, son épée sous le bras, et suivi de deux valets armés de fourches.

Que faites-vous ici, mademoiselle, dit-il d'un ton sévère et brusque? — Je venais visiter ma nourrice que je savois un peu incommodée. Sans écouter sa réponse, il parcourait des yeux toute la chambre : n'y découvrant rien de ce qu'il cherchait, il veut pénétrer dans l'autre pièce ; il en demande la clef : la fermière la cherche, ne la trouve pas, l'a sans doute égarée. — Eh morbleu ! nous nous en passerons. Et soudain, à grands coups de pieds, il ébranle la porte et l'enfonce. Pauline se précipite avec lui dans cette chambre pour se jeter au devant de son amant, et le sauver de la fureur de son père. On apporte des lumières ; mais la chambre était vide, on n'y trouve personne. Saint-Paulet ébahi, cher-

chait, visitait coins et recoins; la tremblante Pauline commençait à se rassurer; mais une voix faible, des gémissemens sourds, frappent son oreille. Le courageux Remi, dans ce péril pressant, avait sauté par la fenêtre, et s'était cassé la jambe; la douleur lui arrachait ces accens plaintifs; ils arrivent au père, qui, voyant la fenêtre ouverte, en soupçonna la cause, et comprit comment l'amant de sa fille s'était évadé. Il cherche un fusil, assure en jurant que l'infame ne lui échappera pas.

Pauline, désespérée, fondant en larmes, embrasse ses genoux, le retient de toutes ses forces, lui avoue sa faute, lui nomme son amant, demande sa vie. La nourrice, le fermier, les valets se jettent à ses pieds, crient *grâce, grâce,* en sanglotant, en étendant les bras. Ce tableau si touchant, les larmes, la pâleur de sa fille calment les fureurs du vieux gentilhomme. Il aimait tendrement cette enfant aimable, mais il était

indigné de l'affront qu'il recevait d'un homme sans naissance; ce fier hidalgo ne voyait rien au-dessus d'un gentilhomme; il aurait préféré cent ans de plus de noblesse, au génie et aux talens de Voltaire. Cependant l'humanité, la pitié triomphèrent de l'orgueil. Il consentit à laisser la vie au malheureux qui le déshonorait. Il lui envoya du secours, mais il ne voulut jamais permettre qu'il passât la nuit dans sa terre; il fit dresser un brancard sur lequel quatre hommes l'emportèrent aussitôt.

Pauline, revenue au château, apprit, de sa tante, la cause de cette cruelle catastrophe. Le curé avait eu des soupçons sur Remi, du premier jour qu'il vint déguisé en paysan, porteur d'une lettre de Manosque. Ce vieux druide, dévot par imbécillité, ombrageux par défaut de vertu, aigri par quarante ans de privations, ce fanatique ardent qui, né à Constantinople, aurait, par zèle apostolique, fait brûler tous les chrétiens, avait

reconnu, dans sa promenade, le prétendu paysan. Ses soupçons se confirmèrent; il le suivit, l'épia, et le vit entrer chez la fermière. Il crut que son devoir, la sainteté de son ministère, l'obligeaient d'informer M. de Saint-Paulet, d'une intrigue amoureuse qui offensait Dieu, la religion et un gentilhomme.

L'infortuné Remi, étendu sur son brancard, marcha toute la nuit, et arriva à huit heures du matin chez son père. Il prenait tranquillement son café, lorsqu'on vint lui annoncer précipitamment l'arrivée de son fils Nicolas, porté par des paysans. La douleur, la fraîcheur de la nuit, avaient suspendu l'usage de ses sens; il était évanoui. L'effroi se répand dans la maison; la famille, les servantes environnent le brancard. — Ah! *mon fils.* — Ah! *mon frère.* — Il *est mort!* — Il *est mort!* Ces cris, ces gémissemens, attirent le voisinage: de voisins en voisins, toute la ville est à la porte de M. Remi; la renommée ne fut jamais

si active que ce matin. Le beau Nicolas était mort, assassiné, dépouillé par des voleurs; ils étaient six, douze, vingt: il s'était défendu comme un lion. Le chirurgien, qui était dentiste, accoucheur, docteur, et jadis barbier, arrive, visite le malade, découvre, avec sagacité, qu'il a encore un principe de chaleur et de vie; que son mal n'est qu'une solution de continuité à la jambe, encore la fracture était heureuse. Il rassura les esprits, calma toutes les agitations, et promit, dans peu de temps, la guérison du beau Nicolas. Dès qu'il eut repris ses connaissances, et qu'il put soutenir la rapidité des interrogations, on voulut savoir les détails, les moindres circonstances d'un événement si désastreux. Remi supposa que cet accident lui était arrivé à la chasse, en voulant franchir un fossé. Les faciles parens le crurent aisément; mais une apparition inattendue finit leur erreur.

M. Remi était le lendemain dans son

étude, lorsqu'on lui annonça une visite. M. de Saint-Paulet, haut de près de six pieds, échafaudé sur un maigre squelette, entra l'épée au côté, un grand chapeau à plumet sur la tête, l'air, la démarche altière, et les yeux animés de courroux. Cet aspect étonna un peu le bon Remi; cependant il s'avance, lui touche la main, et lui demande ce qu'il pouvait faire pour son service. — Passons, monsieur, dans votre cabinet, et je vous le dirai. Monsieur Remi, à ces mots, l'y conduit, et fait signe à son clerc de ne pas s'éloigner, car il n'était pas sans inquiétude. Après quelques cérémonies sur les places, Saint-Paulet remit son grand feutre sur sa tête, et lui expliqua le sujet de sa visite, lui dit l'affront dont son fils avait couvert un gentilhomme, et ajouta, appuyant sa phrase d'un jurement terrible: — Si votre fils ne déguerpit du pays, dès qu'il pourra marcher, je le poursuivrai criminellement comme voleur, comme

assassin, comme séducteur; et si la justice me refuse satisfaction, je jure, à vous son père, de lui brûler la cervelle: vous m'entendez, monsieur le procureur? Le pauvre Remi, accablé d'un tel revers, pénétré de la faute de son fils, se confondit en excuses, et donna sa parole d'honneur de le faire partir dès qu'il aurait l'usage de ses jambes.—J'y compte, dit le vieux châtelain en se levant; adieu, monsieur Remi, je vous salue. Celui-ci l'accompagna jusqu'à la porte de la rue, et ne le quitta pas sans lui toucher encore la main.

Madame Remi, qui brûlait d'impatience de savoir ce que l'on avait agité dans ce conseil secret, vint bien vîte trouver son mari qui, s'enfermant avec elle, laissa éclater sa douleur qu'il avait contenue jusqu'à ce moment; et après avoir raconté la scène qu'il venait d'essuyer: — Votre fils, lui dit-il, ne nous donnera jamais que du chagrin; je vous le prédis, madame, s'il n'avait pas été

élevé à Paris, Nicolas n'aurait pas séduit la fille d'un gentilhomme, il ne posséderait pas les belles manières, il ne danserait pas si bien; mais il serait modeste, économe, laborieux; il m'aurait aidé; et content de sa médiocrité, il serait heureux, et nous aussi. Après quelques autres propos, il fit seller son petit cheval, et partit pour aller dissiper son chagrin à la campagne.

Dès que Nicolas Remi fut rétabli, son père lui annonça son exil, et qu'il n'y avait d'autres ressources pour lui que les îles de l'Amérique, où il pourrait travailler à sa fortune. Cette ressource ne fut nullement de son goût; il répondit que sa vocation l'inclinait vers d'autres objets, qu'il retournerait à Paris, où il avait des amis, des protections; où l'usage du monde et les talens étaient quelquefois accueillis et portés. Cette réponse fit grimacer le visage du bon procureur; il repoussa un peu sèchement les projets et les ridicules préten-

tions de son fils : mais sa mère, qui admirait la noblesse de ses sentimens, et qui ne doutait pas qu'il ne fût appelé à une haute fortune, sollicita puissamment en sa faveur, et tourmenta à tel point son facile mari, qu'il se conduisit comme à son ordinaire; il fléchit en disant : Vous le voulez, madame; je fais encore une sottise, je le vois, je le sens : Dieu fasse que vous et moi ne nous en repentions pas; qu'il parte, qu'il aille briller à Paris, j'y consens. C'est ainsi que cet homme judicieux, sage, mais trop faible, se laissait gouverner par sa femme, et accumulait fautes sur fautes. Ah ! que de Remi dans le monde!

Cependant, en bon père, il fit un effort, donna à son fils cinquante louis pour faire son voyage. Sa mère lui remit en secret sa bague de noce; c'était un diamant de cent écus; et le beau Nicolas, chargé de ces richesses et de la bénédiction paternelle, monta à cheval, à cinq heures du matin, pour retourner

dans la capitale : toute la famille l'accompagna hors de la ville. Son père lui dit, au moment de la séparation : — Mon cher Nicolas, je te recommande la modestie, l'économie et la sagesse ; je souhaite que tu fasses fortune, mais ici tu l'avais trouvée ; bien chauffé, bien vêtu, bien nourri, entouré de parens et d'amis honnêtes, que te fallait-il de plus ! Tu aurais gagné de l'argent, choisi une femme selon ton cœur ; nous aurions cultivé, embelli notre petit hermitage ; mais tu aimes la gloire : adieu, mon cher Nicolas, que le ciel te protége ; je le prierai tous les jours pour toi. A ces mots il l'embrassa tendrement ; la famille en fit autant. On pleura, on gémit, on se dit mille adieux, et l'on se sépara. Les parens revinrent les yeux humides de larmes, et le cœur bien navré.

Le beau Nicolas, sur son cheval, donnait aussi des pleurs à ses parens : Pauline sur-tout, la tendre Pauline qu'il

abandonnait, et dont il n'avait aucune nouvelle, occupait sa pensée, et remplissait son ame de regrets et de douleur. D'autre part, quand il songeait qu'il retournait à Paris, où la fortune l'appelait, où il allait jouir des arts, du luxe, des plaisirs d'une société immense; qu'il rapprochait les beautés, les délices de cette ville brillante, avec sa chétive patrie; qu'il comparait son existence future avec la vie fastidieuse et monotone d'un pays où l'on se lève de grand matin pour travailler, où à midi l'on se met tristement à table pour satisfaire un besoin, où le soir on se rassemble autour d'une chandelle pour bâiller ensemble, où l'imagination est desséchée par les idées de ménage et de parcimonie, où la vie enfin n'est qu'une végétation lente et pénible; alors un rayon de joie se mêlait à sa tristesse, et il se consolait de la peine présente par les illusions de l'avenir.

Dès qu'il fut à Paris, il réhabilita son

nom, et redevint le chevalier de Saint-Remi: un plumet blanc décora son chapeau. Ssa première visite fut pour le chevalier de Mérac, son ancien camarade de pension, qui l'accueillit avec amitié, lui proposa de le présenter au marquis de Florincourt, son frère aîné, qui avait une excellente maison. Remi fut enchanté de la proposition; elle flattait son amour propre et ses espérances. La maison du marquis de Florincourt était celle des plaisirs, le rendez-vous des joueurs, des vestales du Temple lyrique, et de tout ce qu'il y avait de bonne compagnie dans les *roués* de Paris: on y faisait des soupers charmans; on y jouait un jeu excessif; mais tant pis pour ceux qui se ruinaient. Florincourt, pleinement détaché de tout préjugé, vivant pour lui, peu soucieux de l'avenir, se défaisait de ses contrats, de ses terres, avec une facilité tout-à-fait aimable; il semblait qu'en diminuant de fortune, il s'allégeait d'autant de sou-

cis et d'un poids accablant. L'opéra était son lycée ; les nymphes de Vénus formaient sa société ; il dînait, soupait, pensait, vivait avec elles ; enfin cet aimable épicurien paraissait n'avoir qu'un instinct qui l'entraînait au libertinage, comme certains animaux par instinct barbotent dans les marais.

Le chevalier de Saint-Remi, introduit dans cette société libidineuse, en adopta bientôt les mœurs : séduit par l'appât du jeu, il hasarda son léger pécule sur cette mer orageuse. Le vent fut favorable, la fortune lui sourit ; et se fiant à sa constance, il prit une voiture, deux laquais, leur donna une livrée, loua un logement décent, renoua connaissance avec la belle Saint-Denis, plus brillante que jamais. Elle captivait alors une espèce d'aventurier, protégé du gouvernement, qui, aux dépens de l'état et des fonds de la guerre, achetait le plaisir d'être aimé, et payait les faveurs de cette précieuse beauté, de cent

mille livres par an. Saint-Remi obtint le second rôle : on lui accorda trois jours de la semaine ; c'étaient ceux où l'amant en chef allait à Versailles régler avec les ministres les affaires de l'état.

La belle Saint-Denis avait trop d'élévation dans l'ame, pour mettre à contribution deux amans à la fois. Saint-Remi était exempt de tout impôt ; il ne lui en coûtait que des bouquets, des cadeaux au jour de l'an, aux temps de foire, aux époques des saintes qu'elle fêtait ; et elle n'en fêtait que trois : enfin cette dépense n'excédait pas cinquante louis par mois.

La fortune, l'amour, tout favorisait le défunt Nicolas : son équipage, ses gens, l'élégance de ses habits, achevaient de lui tourner la tête : il n'avait plus que de faibles et rares souvenirs de son aimable Pauline, qu'il regrettait cependant quand il se la rappelait.

Il avait formé, chez la Saint-Denis, une liaison intime avec l'abbé d'Oliva.

Cet enfant de la Grâce était un petit être charmant, qui faisait les délices des soupers, par sa voix, ses chansons et ses contes joyeux; les Saint-Denis, les Julie, les Phryné, les femmes *comme il faut*, se l'enlevaient, se l'arrachaient. L'abbé, ayant le cœur inoccupé dans ce moment, s'enflamma pour la Saint-Denis, il voulait l'avoir; et sans différer, il se proposa. Cette belle, qui se piquait d'ingénuité, qui se disait philosophe, parce qu'elle lisait des romans, la gazette et la feuille du jour, et s'abandonnait à tous ses désirs, lui déclara que, malgré son amabilité, elle allait lui résister; qu'elle avait alors trois amans, qui tous trois l'adoraient, et qui suffisaient à sa petite santé, son docteur lui ayant défendu expressément d'en employer un plus grand nombre. Le premier qu'elle avouait en public, était le fastueux Paltoquet, homme en crédit, et d'autant plus magnifique et libéral, qu'il payait des deniers de l'état. Le

second était le chevalier de Saint-Remi, qu'elle gardait, parce qu'il était bon enfant et d'une jolie figure. Le troisième était le choix de son cœur; mais il marchait dans l'ombre, elle ne pouvait le nommer. Cet amant mystérieux, comme chacun sait, ou doit savoir, c'était son coîffeur, un maraud physiquement bien constitué. Vous comprenez, mon cher abbé, ajouta la Saint-Denis, que je dois me respecter, et me borner à ce nombre; mais, dès qu'il y aura une place vacante, je vous la promets; Paltoquet ne peut durer long-temps, ce sont de ces insectes luisans qui n'ont qu'un jour d'existence.

L'abbé était vif, ardent dans ses désirs; il ne pouvait supporter huit jours de délais quand il poursuivait une femme. Il résolut de s'arranger avec Saint-Remi, et de se faire résigner sa place d'amant en second. A souper, le soir même, il lui demanda à déjeûner pour le lendemain; il avait à lui communiquer des projets

qui pourraient lui convenir. Il fut exact au rendez-vous. — Mon cher chevalier, lui dit-il, en prenant de l'excellent thé impérial, je vous suis très-attaché; et je vois, avec chagrin, que vous vous oubliez dans le sein des plaisirs, que vous négligez votre fortune. Vous voilà dans l'éclat des beaux jours, vous avez de l'esprit, une tournure charmante, et vous ne tirez aucun parti de ces avantages. Que vous êtes heureux d'avoir un ami aussi zélé que moi! Je viens vous proposer un arrangement qui peut vous mener à tout. Je veux vous présenter à la marquise de Clainvaux, nièce du duc de Belmont, qui est, comme vous le savez, à la tête des affaires. Saint-Remi, ébloui de cette offre, se confondit en remercîmens. — Attendez pour me remercier, vous n'êtes pas encore au bout. Je veux vous donner, auprès de la marquise, une place de confiance, celle que j'occupe, moi, et qui commence à me peser. — Quelle est donc cette place?

expliquez-vous. — Celle d'amant fortuné, que j'exerce depuis trois mois à mes risques, périls et fortune. —Quoi! déjà vous voulez vous en défaire? — Oui, c'est un effet que je veux remettre dans le commerce; il faut qu'il circule. — Vous m'étonnez. — Cette femme est un peu exigeante, elle me perd la voix. Mais, en vous l'abandonnant, j'y mets une condition; c'est que vous me céderez la Saint-Denis: croyez, mon cher ami, que je vous propose un marché très-avantageux. La marquise mérite les hommages d'un jeune homme. Son printemps et la fleur de sa beauté se sont évanouis; mais vous n'avez pas d'idée de sa manière d'aimer, de son adresse, de ses attentions, de ses transports dans les crises de l'amour. Elle a la plus belle ame, un fond de sensibilité inépuisable: elle oublie aisément ses amis, ses amans de la veille; mais elle est tout feu, tout sentiment pour l'amant du jour: elle le mettrait sur le trône, s'il était en la puis-

sance

sance de son oncle. Vous savez que ce vieillard facétieux, qui rit de tout, se mocque de l'Europe, de la France, et même des saints du paradis, et qui ne veut qu'user le reste de ses jours au sein d'une tranquillité voluptueuse, a la plus grande influence dans les affaires. De son cabinet découlent toutes les grâces, emplois, dignités, pensions; il est la source de tout. La marquise sa nièce a sur lui un ascendant étonnant, parce qu'elle l'amuse et le fait rire. Elle le mène au gré de ses caprices et de ses désirs : ses amans mènent la marquise; ainsi vous voyez que c'est précisément l'histoire de Périclès, qui prouvait que l'enfant d'Aspasie gouvernait la république. Au bout de trois semaines de service, elle m'a fait avoir une abbaye de vingt mille livres de rente : un faiseur d'opéra vient d'obtenir, par son crédit, une place de fermier général; un joueur de serinette a eu une pension de deux mille écus; il faut encourager les talens; et, par son

crédit ; un échappé de Gascogne, qui joue délicieusement les proverbes, vient d'être nommé à une intendance dans les Iles. Enfin elle ferait de vous un secrétaire d'état, un général d'armée, si elle se le mettait dans la tête.

Le chevalier de Saint-Remi, après ce magnifique tableau qui échauffait son imagination, embrassa avec transport cet aimable abbé, et lui céda, sans hésiter, sa conquête de l'opéra. — Mais comment vous y prendrez-vous pour me faire agréer à la marquise, et pour vous débarrasser d'elle ? — C'est mon affaire, je m'en charge ; que me donnerez-vous, si, dans huit jours, vous êtes du dernier bien ensemble ? — Tout ce que vous voudrez ; mais cela ne me paraît pas aisé. — Plus que vous ne croyez. D'abord, j'ai un moyen sûr pour me dégager des liens d'une femme dont je suis excédé. Voici mon procédé : je commence à tousser auprès d'elle, je ne mange que du rôti ; j'ai dans ma bon-

bonnière des pastilles béchiques; ensuite je répands sourdement le bruit que mon docteur m'a ordonné le régime et le lait, sous peine de mort. Les femmes ont l'ame compatissante, et aiment mieux renvoyer un amant que de le mettre au cercueil. Cette ruse m'a déjà délivré de deux femmes obstinées qui ne voulaient plus me laisser aller. Rapportez-vous-en à moi; il est aujourd'hui lundi; mercredi je vous présente; jeudi vous souperez chez elle, et samedi vous triompherez de ses rigueurs. L'abbé tint sa parole: le mercredi il mena Saint-Remi chez la marquise. Comme il avait prôné ses talens, sa figure, la marquise le regarda attentivement, le détailla, le trouva d'une figure expressive et charmante. Pendant l'examen, l'abbé toussait beaucoup, avalait des pastilles. Ce pauvre abbé, s'écria la marquise, il est épuisé, anéanti; d'honneur, il me fait pitié. — Du moins, madame, je mérite un peu de commisération. Et il chanta

à demi-voix : *Félicité passée, qui ne peut revenir.* — C'est le séminaire, sans doute, qui vous a ruiné la santé? — Ne croyez pas plaisanter; les gens du monde pensent que les abbayes nous viennent en dormant : vous n'imaginez pas ce que notre état exige de travaux, d'adresse, de contrainte, de ruses, de dissimulation, de privations; il est vrai qu'une fois engraissés des dixmes de Sion, nous nous en dédommageons amplement. Soupçonneriez-vous, madame, que j'ai été quatre ans les yeux baissés, sans oser regarder une femme en face? — Vous vous êtes bien corrigé de cette fausse honte! — Un peu : je n'avais alors que de petites intrigues que je dérobais à l'œil du jour; vraiment, c'est ainsi que l'on parvient. — Et que l'on trompe les hommes. — Ils sont faits pour cela. Chacun fait son métier.

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

L'abbé recommença alors à tousser, à

se plaindre de sa poitrine : il vint du monde. La marquise pria les deux amis à souper pour le lendemain, et ils sortirent.

Saint-Remi remercia vivement l'abbé de cette connaissance. Il ne se possédait pas de joie de se voir transporter dans le grand monde, d'y jouer le rôle d'un homme de qualité. Ils se rendirent au souper de la marquise, où se trouvait excellente compagnie, en ducs, marquis, musiciens et bouffons. Le chevalier de St.-Remi y fut distingué. La marquise le destina à sa partie : l'abbé, qui avait fait, à cinq heures, un dîné à *huis clos*, avec quelques représentans des apôtres, ne soupa point, but de l'eau, ne prit que des adoucissans, toussa un peu plus qu'à l'ordinaire. La marquise comprit qu'il fallait respecter cette situation critique, et se défaire d'un homme aussi délabré ; elle lui conseilla de rentrer chez lui de bonne heure. L'abbé, docile à ses avis, lui demanda la permis-

sion de se retirer, et de lui amener, samedi, son ami à sa toilette; ce qui fut accordé.

Cet heureux jour venu, Saint-Remi, paré de l'habit galant du matin, des roses de sa jeunesse, n'ayant, sur ses cheveux négligemment bouclés, qu'une légère nuance de poudre, alla prendre l'abbé dans sa voiture, et vola au rendez-vous. Celui-ci, chemin faisant, instruisit son initié des mystères de la bonne déesse, et lui traça la conduite qu'il devait tenir. « Si vous plaisez à la marquise, comme je n'en doute pas, quand je serai sorti, et je ne vous ferai pas languir, elle vous parlera opéra, musique; saisissez l'occasion pour célébrer ses talens sur la harpe, montrez le plus grand désir de l'entendre : elle vous refusera d'abord; insistez, pressez avec chaleur; elle cédera pour se délivrer de vos importunités, et vous conduira dans un boudoir voluptueux, décoré par les Grâces et l'Amour. Placez-vous auprès

d'elle, le plus près possible : après un air ou deux, comme transporté par les charmes de l'harmonie, précipitez-vous à ses pieds, prenez ses mains, ses bras, embrasez-les du feu de vos baisers : elle vous repoussera, affectera un air de sévérité ; n'allez pas vous déconcerter, vous seriez perdu : elle vous menacera de sonner, sonnera de toutes ses forces ; mais ne vous alarmez pas ; la sonnette est simulée, elle ne va point. Le reste va de suite ; je n'ai pas besoin, je crois, de vous conduire jusqu'au dénouement ».

Ainsi parlant, ils étaient déjà dans la cour de la marquise. Son premier coup-d'œil fut pour son nouvel adorateur ; elle fut frappée, éblouie de ses charmes : elle s'occupa ensuite de la santé de l'abbé, qui se plaignit de son état ; il avait passé une nuit qui l'avait anéanti, abîmé ; effectivement il l'avait passée avec la Saint-Denis. La marquise lui dit en souriant que la grâce paraissait en défaut chez lui. — Il est vrai, ma-

dame, je n'ai pas même aujourd'hui la suffisante, je ne suffoque pas comme la célèbre madame Guion : il vous faudrait, marquise, un amant comme moi, qui eût un amour épuré de tout désir profane, qui vous aimât pour vous-même. — Oui, cela me conviendrait. — C'est que vous êtes tout ame. Il eut, dans ce moment, une forte quinte de toux : quand elle eut cessé : Pardon, dit-il, madame, il faut que je vous quitte; le cardinal est à Paris, je vais faire ma cour. — Est-ce que vous sollicitez encore? n'êtes-vous pas satisfait de ce que vous avez obtenu? — Non, sans doute : peut-on vivre avec vingt mille livres de rente? — L'abbé, dans cinquante ans d'ici, nos neveux se croiront trop heureux.... — Tant pis pour nos neveux; je sais que tout a son période; Jérusalem n'est plus, les druides ont passé, nous passons, tout passe. Adieu, belle marquise, imitez-moi, jouissez du présent, sans vous inquiéter de l'avenir.

On fit quelques efforts pour le retenir; mais il se déroba furtivement, laissant nos deux amans sans autres témoins que le mystère et le plaisir.

Le galant chevalier déploya d'abord sa belle jambe, anima ses yeux du feu de ses désirs; la marquise ne tarda pas d'amener la conversation sur la musique, lui demanda s'il l'aimait. — Passionnément : on dit, madame, que vous excellez sur la harpe? si j'osais vous prier.... — On vous a exagéré mes talens, je me néglige beaucoup. St.-Remi n'en voulut rien croire; il supplia, persécuta même pour obtenir la faveur de l'entendre. Elle était trop honnête pour refuser plus long-temps : ils entrèrent dans ce boudoir élégant, où les glaces répétaient de toutes parts les appas de la divinité, où le parfum le plus délicieux, en flattant l'odorat, réveillait dans l'imagination les idées de la volupté. La marquise prit sa harpe, développa les contours moelleux de ses

bras, joua un air doux et tendre, en jetant des regards furtifs et voluptueux sur le beau Saint-Remi. Celui-ci, dont les sens s'enflammaient, n'oublia point les documens de l'abbé : l'air fini, il se précipita aux pieds de la marquise; il éprouvait, disait-il, un délire nouveau, il ne parlait que de l'enchantement de son ame, il n'était plus le maître de ses transports; il embrassait ses genoux, l'entourait de ses bras, la pressait sur son sein, prodiguait à ses vêtemens mille baisers. La marquise, qui s'aperçut du danger, le repoussa avec colère, gronda, se jeta sur le cordon de la sonnette, sonna avec vivacité : mais personne n'accourant à son secours, faible, abandonnée, elle succomba, et son heureux amant vit que les dames Arnaud et les femmes de qualité avaient entre elles de grands traits de ressemblance. Il usa avec tant de noblesse de son triomphe, que sa généreuse victime voulut bien le lui pardonner; et même, dans

l'effusion de sa reconnaissance, elle lui proposa de le mener le lendemain à Versailles, et de le présenter à son oncle. Mon cher chevalier, lui disait-elle, que vous m'allez devenir cher! que vous êtes aimable! Je vais m'attacher à vous pour jamais; je trouve dans votre société un plaisir ineffable. Je me charge de votre destinée, je vous réponds de l'avancement le plus rapide et le plus brillant. Ils ne se quittèrent qu'après les protestations les plus touchantes, les plus sincères, d'un amour éternel.

Le lendemain, la marquise pressa sa toilette, et vint chercher son nouvel amant dans sa berline, pour le mener à Versailles. Voilà le beau Nicolas courant à six chevaux à la cour, ou plutôt à la fortune et aux honneurs; l'ardente marquise le présenta à son oncle comme un homme du premier mérite, dont elle répondait, qui était rempli de talens, de connaissances, et propre à tout. Le vieux ministre, sur son assertion, n'en

douta pas; il sourit à son protégé, lui promit de s'occuper de son sort, demanda un mémoire, et l'arrêta à dîner avec toute la France. Quel triomphe pour le jeune Remi! comme son ame se dilatait! comme son amour propre jouissait au milieu de ces cordons bleus, rouges, noirs, bariolés; de ces enfans du soleil, chamarrés d'or, de diamans et de plaques! Tendre Pauline, chétif Manosque, comme vous étiez oubliés! que vous deviez paraître petits de cette hauteur! Pour couronner une si belle journée, ce favori de la fortune et de la gloire gagna, la nuit, quatre cents louis chez le marquis de Florincourt. Il ne rentra chez lui qu'à sept heures du matin, dans une espèce de vertige et d'enivrement, qui lui dérobait presque la connaissance de lui-même.

Son valet de chambre lui remit une lettre de la poste; ayant reconnu l'écriture de son père, il ne l'ouvrit point, et commanda qu'on la lui donnât à son

réveil : bercé des plus douces chimères, il se coucha, s'endormit tranquillement, et ne rêva que richesses et grandeurs.

A deux heures après midi, il sonna, demanda son chocolat ; on l'apporta avec la lettre de son père et un billet parfumé de la marquise. Il ouvrit ce dernier avec empressement : la marquise lui offrait une place dans sa loge aux Italiens pour voir *Richard;* et de là il viendrait souper chez elle, s'il ne craignait pas les langueurs d'un tête à tête; car son mari l'abandonnait, et elle n'avait prié personne ; à condition cependant, ajouta-t-elle, que vous serez un peu plus raisonnable que vous ne l'avez été : je vous en veux encore. Adieu, mon cher chevalier, il me serait impossible de ne pas m'occuper de vous ; c'est pour le reste de ma vie. Il répondit sur-le-champ, accepta tout, prit ensuite son chocolat, et lut la lettre de son père. La voici :

« Nous craignons tous, mon cher
» Nicolas, que tu ne sois malade; de-
» puis long-temps nous n'avons eu
» de tes nouvelles : mais je viens
» t'en donner une, qui te fera grand
» plaisir ; elle comble les souhaits
» de la famille, et la remplit de joie;
» ton bonheur, le nôtre, celui d'une
» demoiselle charmante est aujourd'hui
» dans tes mains. Voici le fait : le curé
» de M. de Saint-Paulet sort de chez
» moi ; il m'a conté qu'après ton acci-
» dent, ta chute malheureuse, la belle
» Pauline fut attaquée d'une fièvre ar-
» dente, avec des transports et des re-
» doublemens : on dit que, dans son dé-
» lire, elle ne parlait que de toi, de ton
» malheur, qu'elle s'écriait: *Ah! mon*
» *père, ne le tuez pas! c'est lui! c'est*
» *Remi! c'est mon amant!* Ensuite elle
» se taisait, poussait de profonds gémis-
» semens, puis s'écriait : *Il est mort! il*
» *est mort!* Son père, sa tante, sa nour-
» rice entouraient son chevet, et lui

» administraient tous les secours pos-
» sibles : le curé, au pied du lit, attendait
» un instant favorable pour lui parler
» de Dieu.

» Tout le château était dans la désola-
» tion : son père, accablé, la pressait
» dans ses bras, prenait ses mains, les
» arrosait de larmes ; mais l'infortunée
» ne voyait rien, n'entendait rien. On
» fit dire des messes, on promit une
» neuvaine à sainte Pauline sa patrone,
» qui, sans doute, a intercédé pour
» cette pauvre enfant ; car, dès le len-
» demain, le délire a cessé, la fièvre
» s'est appaisée. Sa tante profita de ce
» moment de répit et de calme pour
» lui parler de toi, la flatta de l'espé-
» rance qu'elle te reverrait, que son père
» consentirait un jour à vous unir. Ces
» consolations, ton nom, les larmes de
» son père furent un baume plus effi-
» cace que les remèdes ; la fièvre s'étei-
» gnit peu à peu, les forces lui revinrent,
» et les alarmes et l'affliction cessèrent

» dans le château, dans le village, dans
» les environs; car tout le monde la
» pleurait : mais cet état de guérison
» fut de peu de durée; la maladie était
» dans le cœur.

» Quand M. de Saint-Paulet vit sa
» fille hors de danger, il ne voulut plus
» entendre parler de toi; il crut que
» le temps et la raison éteindraient une
» passion qui n'avait plus d'aliment.
» Son. espérance fut trompée : une
» tristesse, une mélancolie sombre,
» attaquèrent l'ame de la tendre Pau-
» line; elle ne mangeait presque plus,
» maigrissait, dépérissait à vue d'œil.
» Son père l'interrogeait en vain sur
» les causes de cet état; elle répondait
» qu'elle n'avait rien, qu'elle était
» contente de sa santé! Plusieurs fois
» il la surprit noyée dans ses larmes;
» une fièvre lente la consumait. Ainsi,
» mon cher Nicolas, tandis que tu
» souffrais à Paris, que tu la pleurais,
» elle mourait ici pour toi. Enfin la

» tante et la nourrice s'adressèrent à
» M. le curé, le prièrent de s'intéresser
» pour elle, et d'engager son père à lui
» accorder la main de son amant.

» La tante lui promit de lui faire
» avoir une chapelle de deux cents
» livres, s'il réussissait. Le curé, qui
» paraît un saint homme, a vu aussitôt
» M. de Saint-Paulet, lui a dit que
» Dieu seul et lui pouvaient sauver sa
» fille, qu'elle se mourait d'amour, et
» lui a fait entendre qu'il risquait son
» salut, qu'il pécherait mortellement,
» si, par un mouvement d'orgueil, il
» causait la mort de sa fille, en lui
» refusant l'époux que le ciel lui avait
» destiné.

» Ces sages représentations, le pi-
» toyable état d'une enfant si chère,
» sur-tout la religion, ont changé l'ame
» de M. de Saint-Paulet, et fléchi sa
» dureté. Il est entré chez sa fille qui
» ne se levait presque plus, lui a dit
» en sanglotant : Pauline, ma chère

» Pauline, aie pitié de ton malheureux
» père, de sa solitude, de sa vieillesse;
» songe à vivre: je ne m'occuperai que
» de ton bonheur; je te promets devant
» ta tante et M. le curé que voilà, de
» te donner Remi pour époux; M. le
» curé ira en faire la demande à son
» père en mon nom; on lui écrira à
» Paris; et, dès qu'il sera de retour,
» nous célébrerons la noce au château.
» — Ah! mon père, s'écria cette aima-
» ble fille en soupirant, me le promet-
» tez-vous? puis-je me flatter que
» vos bontés pour moi..... — Oui, ma
» Pauline, je te le jure, foi de gentil-
» homme. Il a tenu sa parole.

» Le curé est venu, ce matin, me
» proposer cette honorable alliance, qui
» est bien au-dessus de nos prétentions,
» quoique sa dot soit très-modique;
» mais Dieu fait tout pour le mieux.
» M. de Saint-Paulet exige cependant
» de toi que tu prennes mon état, et
» que tu t'occupes. Cette demande est

» juste et raisonnable ; dépêche-toi de » partir, défais-toi de toutes tes chi-» mères, le bonheur est ici qui t'attend; » tu y trouveras une mère et un père » qui t'aiment, une épouse tendre, » charmante, qui ne respirera que pour » t'aimer: en travaillant, tu auras l'hon-» nête nécessaire, une jolie petite mai-» son de campagne, pour te délasser tous » les jours de fêtes : que peut-on désirer » au-delà ? Viens donc, mon cher Ni-» colas, faire notre consolation, jouir » des biens que la fortune et l'amour te » destinent. Ta mère t'embrasse et t'at-» tend avec impatience, ainsi que moi » qui suis ton père.

» ANTOINE REMI.

» *P. S.* Mademoiselle de Saint-Paulet » va beaucoup mieux ; elle se lève et » se promène ».

Cette lettre agita l'ame du beau Saint-Remi, et réveilla un sentiment d'amour qui était assoupi, et non point éteint.

Mais elle arrivait dans une circonstance défavorable ; c'était à l'époque la plus brillante de sa vie : aimé, adoré d'une femme de qualité, favorisé du jeu, accueilli des ministres, admis à leur table, séduit par la perspective d'un avenir éblouissant, d'une fortune éclatante ; et renoncer à tout cela pour s'ensevelir, à son âge, avec ses talens et sa figure, dans un désert, au bout du monde, pour y vivre obscurément, loin des arts et des plaisirs ; sur-tout la profession de procureur lui répugnait singulièrement, à la veille d'avoir, peut-être, une charge à la cour, un rang dans le monde : quel contraste ! quelle opposition ! quelle chute ! Aussi n'aurait-il pas hésité un seul instant, sans l'idée de l'aimable Pauline, dont il ne pouvait se rappeler les charmes, la sensibilité sans attendrissement. L'ambition et l'amour se disputèrent, pendant quelques momens, l'empire de son cœur ; mais l'ambition l'emporta. Voici quelle fut sa réponse.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PÈRE,

« Je suis pénétré des bontés dont vous » et ma mère avez comblé ma vie; cette » dernière faveur, que je n'attendais » pas, ajoute encore à ma reconnais- » sance : mais plus vos bienfaits ont été » considérables, plus je me dois à moi- » même d'y mettre des bornes, plus je » dois m'efforcer d'être utile à ma fa- » mille, et de lui rendre tous les servi- » ces que j'en ai reçus. J'ai dîné hier à » Versailles, chez le duc de Belmont, » qui m'honore de ses bontés; il m'a » promis de s'occuper de mon avance- » ment, et je crois pouvoir compter sur » ses promesses; car je suis présenté, » recommandé par la marquise de Clain- » vaux sa nièce, qui gouverne son on- » cle, comme il gouverne la France. » Elle m'honore d'une vive et solide » amitié, et s'est chargée de ma fortune; » je soupe souvent chez elle : tous les » jours elle ne cesse de me dire que je ne

» dois pas borner mes prétentions, que
» je puis aspirer à tout. D'après cet ex-
» posé, jugez, mon très-cher père, si
» je dois sacrifier des espérances aussi
» fondées, une fortune dont l'éclat re-
» jaillira sur ma famille, à une profes-
» sion qui donne à peine de quoi soutenir
» son existence, et pour laquelle je ne
» me sens aucune inclination. Je n'ai pu
» lire, sans verser des larmes, les mal-
» heurs de mademoiselle de Saint-Pau-
» let: le don de sa main est le plus grand
» des bienfaits que le ciel puisse m'accor-
» der. Je connais tout le prix de son cœur;
» mais attendons, pour serrer des nœuds
» si doux, qu'un état plus brillant, plus
» digne d'elle, assure son bonheur et le
» mien. Ma mère, à qui je présente mes
» respects, approuvera, sans doute,
» mes raisons et ma conduite: puissé-je
» également mériter votre suffrage et la
» continuation de vos bontés.

» Je suis avec un profond respect, ect ».

Cette lettre écrite, la toilette faite, le

galant Saint-Remi vola à la comédie italienne dans la loge de la marquise, qui le ramena chez elle : ils soupèrent tête à tête. Après souper, la marquise voulut bien aller pincer la harpe dans le boudoir, où les sonnettes n'allaient pas. Ils y restèrent une partie de la nuit, et l'heureux Remi se retira au point du jour, s'enivrant, de plus en plus, des vapeurs de la vanité, oubliant sa famille, la charmante Pauline, et s'oubliant lui-même.

Quand M. Antoine Remi eut lu la lettre de son fils, il s'abandonna, contre sa coutume, à un mouvement de colère, et dit à sa femme : Tenez, lisez, madame, la réponse de Nicolas, c'est un fou ; la vanité, les ducs, les marquises le font extravaguer. Madame Remi fut d'un avis bien différent ; elle était éblouie, enchantée. — Monsieur, je vous l'avais prédit ; j'ai le tact sûr ; votre fils ira loin, il parviendra : l'heureuse éducation qu'il a reçue.... — L'a perdu.

Vous donnez dans toutes ces sottises de grandeur, vous êtes femme; vous ne connaissez pas ce pays-là : on trompera votre fils, on le ballottera, on s'en amusera. Vous ne vous doutez pas du peu de cas que l'on fait à la cour d'un petit bourgeois ; ils appellent cela *des gens de rien :* c'est leur expression favorite. Rousseau a dit quelque part, et il sait ce qu'il dit : *Si la vanité a fait quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet homme-là n'était qu'un sot.* Jusqu'ici vous n'avez pas daigné me croire ; Dieu fasse que vous ne soyiez pas cruellement désabusée. Chargez-vous de lui répondre qu'il suive ses hautes destinées, qu'il devienne duc, ambassadeur, pape s'il le peut ; mais quand cela serait, j'aimerais mieux le voir procureur à Manosque.

Cependant Saint-Remi continuait sa délicieuse vie : le jeu, les spectacles, les visites, les soupers, l'amour de la marquise, remplissaient le cercle de ses belles journées. Il lisait pourtant à sa

toilette

toilette les feuilles périodiques, pour se mettre au courant, et pouvoir parler pertinemment de tout. Mais la fortune qui l'avait soutenu jusqu'à ce moment, commença à l'entraîner en sens contraire : elle ne perd jamais ses droits, et nous épie au passage.

Le premier signal d'inconstance qu'elle donna, fut une rencontre fâcheuse : la marquise de Clainvaux lui avait écrit de venir la prendre à l'opéra, et qu'elle le menerait à souper chez la comtesse de Valsain qui était prévenue. Cet arrangement fut très-agréable à Saint-Remi. Précisément, ce jour-là, on lui apporta l'habit le plus galant qui l'eût décoré de sa vie. L'occasion était heureuse : à huit heures du soir, brillant, superbe, radieux de joie et d'espérance, il part dans sa voiture, voit le dernier acte de l'opéra, et vole, avec la belle marquise, chez la comtesse de Valsain. Un laquais les annonce d'une voix distincte, sonore. Madame de Clainvaux présenta monsieur

le chevalier de Saint-Remi à la comtesse : dans ce moment, elle n'avait auprès d'elle qu'un abbé et un jeune capitaine de cavalerie, que le nom de Remi frappa, et qui fixa très-attentivement ses regards sur lui. Ce capitaine si observateur était le vicomte de Blaville, son ancien rival auprès de la tendre du Monté. Quand Remi l'eut reconnu, il rougit, il pâlit, resta sans contenance. Le vicomte, moins étonné, s'approcha de lui, le salua sous le nom de M. le chevalier, lui demanda des nouvelles de sa santé, de celles de son pays, s'il y avait long-temps qu'il était à Paris. Saint-Remi tâchait de se remettre, et répondait laconiquement à ces questions. La comtesse de Valsain demanda au vicomte, si M. le chevalier servait dans le même régiment que lui. — Oui, madame, j'ai eu l'honneur d'être camarade de M. le chevalier dans les troupes légères, et de connaître particulièrement sa famille.

Pendant le souper, Blaville adressa souvent la parole à Remi, faisant toujours précéder son nom du glorieux titre de chevalier. Celui-ci n'était pas à son aise; jamais souper ne lui avait paru aussi triste et aussi long, quoiqu'il ne fût entouré que de gens de qualité, et de laquais à livrée. Il frémissait dès que le vicomte ouvrait la bouche; la moindre indiscrétion l'aurait anéanti. Heureusement Blaville fut discret ce soir-là. Il se contenta d'inquiéter son ancien rival par un léger persiflage, et son affectation à le nommer, à tout propos, M. le chevalier.

Ce n'était là que le commencement de son infortune: son génie mal-faisant, c'est-à-dire le vicomte de Blaville, le poursuivit chez Florincourt. Blaville était hardi joueur; il tint les cartes. St.-Remi, animé contre lui par un dépit secret et une jalousie invétérée, augmenta son jeu, ponta contre lui, et perdit considérablement. Le lendemain il s'en-

flamma pour la revanche. L'aveugle déesse le traita avec encore plus de rigueur. Sa tête s'échauffa ; son argent comptant disparut ; il joua sur sa parole, et s'endetta de trois cents louis vis-à-vis de Blaville. Il ne put les acquitter dans les vingt-quatre heures : il avait épuisé son crédit et ses faibles ressources; il resta trois jours sans reparaître au hideux tripot du marquis de Florincourt. Le vicomte de Blaville, qui ne payait ni son marchand, ni son tailleur, qui vivait calme et serein au milieu de cent créanciers, comme le marquis de Feuquières dormait, dit-on, paisiblement au milieu de cent mille ennemis, se piquait cependant d'une extrême exactitude pour les dettes du jeu. Il trouva très-mauvais le retard de Remi, se permit, devant témoins, quelques sarcasmes sur sa naissance, et dit qu'apparemment son père le procureur n'avait pas assez pressuré ses cliens pour envoyer des fonds à son fils le chevalier.

Ces mauvaises plaisanteries furent dénoncées à Saint-Remi par d'autres mauvais plaisans : l'outrage était sanglant ; tout autre propos l'aurait moins irrité. Il alla chercher le vicomte, et lui demanda s'il était vrai qu'il eût parlé de lui en termes insultans. — Oui, j'ai parlé de votre père le procureur, honnête homme sans doute ; mais ce n'est pas ma faute s'il est procureur, et s'il vous a engendré. — Vous vouliez m'offenser, et j'espère que vous m'en rendrez raison. — Très-volontiers ; je ne trouve pas qu'il soit bien amusant de se battre, mais on ne peut pas toujours arranger des parties de plaisir. Cependant j'y mets une petite condition ; c'est que préalablement vous me paierez les trois cents louis que vous me devez ; il ne serait pas juste que vous me remboursassiez avec un coup d'épée ; payez d'abord, et nous nous battrons après, tant que vous voudrez. L'objection était sans réplique. Aussi St.-Remi s'appliqua-t-il à trouver de l'argent : mais

les cœurs et les bourses étaient fermés.

Dans cet anxiété d'esprit, il apprend que la femme d'un magistrat, citoyen du marais, avait mis ses diamans en vente. Il crut que la faveur de son étoile lui avait ménagé cette ressource : en conséquence, il combina son plan ; il projeta d'obtenir les diamans pour quelques jours, d'emprunter sur cet effet cinq cents louis chez l'usurier, de payer les trois cents louis de Blaville, et de confier à la fortune les deux cents autres, presqu'assuré par une longue expérience, et un sûr pressentiment, qu'il rappellerait le bonheur, et qu'avec les bénéfices du jeu, il retirerait et rendrait les diamans.

Ce plan spécieux flattait Remi : une seule difficulté l'embarrassait ; c'était d'inspirer assez de confiance, pour qu'on lui laissât ces pierreries pendant quelques jours ; mais il s'en reposa sur son adresse et sa bonne fortune. Il s'informa du caractère de la femme et du

magistrat. Celui-ci était un homme simple, honnête, dévot par habitude, aimant Dieu par la crainte du diable. Son épouse, madame Dolimon, avait consacré sa belle jeunesse à l'amour; mais, dans sa dernière passion, ayant été cruellement abandonnée par l'amant le plus chéri, la douleur, le désespoir ébranlèrent si vivement les fibres de son cerveau, qu'elle crut voir, dans la nuit, l'ombre de son père qui lui apparaissait, et lui disait: « Malheureuse, change de » vie, ou l'enfer va s'ouvrir sous tes » pas ». Cette vision, sans doute aussi réelle que celles de tant de bonnes ames du paradis, la frappa, l'épouvanta tellement, qu'elle abjura les vains plaisirs, les folles erreurs du monde, et ne s'occupa plus qu'à fermer les gouffres de l'enfer.

Les caractères connus, Remi appuya son plan sur cette donnée. Il alla chez madame Dolimon, en habit très-simple, mais propre; il composa son air de dou-

ceur et de modestie. Madame n'étant pas visible pour le moment, on l'introduisit dans son cabinet. Heureusement il trouva sur la cheminée deux livres rares et curieux : les miracles du bienheureux Pâris, recueillis par Carré de Montgeron, attestés par quatre mille témoins clairvoyans, et le volume épais de *La Religion considérée comme base*, etc. Il se hâta de parcourir celui-ci pour en retenir quelques phrases, et pouvoir les citer à propos à la dame aux diamans. Quand elle entra, loin de se distraire, il feignit d'être absorbé par sa lecture. Madame Dolimon l'arracha à sa méditation, en lui faisant des excuses de l'avoir fait attendre. — C'est moi, madame, qui vous demande mille pardons du dérangement que je vous cause, et de ne pas vous avoir aperçue : mais ce livre, que j'aime beaucoup, que je relis sans cesse avec un nouveau plaisir, fixait tellement mon attention.... — Comment, monsieur, à votre âge vous lisez des livres aussi pro-

fonds ? — Ce livre est à la portée de tous les âges ; il est fait pour les vieillards, les femmes, les prêtres, les enfans, les ignorans et..... — Oui, monsieur, vous avez bien raison, je pense comme vous ; c'est ma lecture favorite. Ce qui me ravit le plus dans ce pieux essai, car, sans doute, l'auteur n'en restera pas là, c'est qu'il démontre mathématiquement que Voltaire et Rousseau ne savaient ce qu'ils disaient. — Oui, madame, cela est admirable et sans réplique. — Il prouve que Voltaire n'entendait rien aux prophéties. — Ainsi que bien d'autres ; c'est que la grâce leur manquait : une bonne femme, avec le secours de la grâce, en fait de ces choses inintelligibles, en sait mille fois plus que Voltaire et tous ses adhérens. Or, observez, madame, que les coups de la grâce, par une prédilection spéciale du ciel, tombent presque toujours sur votre sexe. L'auteur de *La Religion considérée comme base*, etc. doit avoir été pénétré, enflammé de ses rayons,

comme un cristal pur l'est des rayons du jour ; il écrivait, et la grâce dictait. Aussi les gens du monde, les prétendus sages, beaux-esprits, philosophes, qui sont privés de sa lumière, n'entendent rien à cet ouvrage-là, et ne le lisent jamais. — Monsieur, votre érudition, la justesse de votre critique m'étonnent : si jeune encore, penser aussi solidement ! — Je ne mérite pas ces éloges flatteurs, dit le modeste Remi, en baissant les yeux ; c'est à moi d'admirer et d'écouter, et je me félicite de l'occasion qui me procure l'honneur de votre connaissance. — Je me croirais trop heureuse si je trouvais celle de vous être utile : auriez-vous un procès ? — Non, madame ; mais hier, chez la marquise de Clainvaux, on m'a dit que vous aviez des diamans à vendre : précisément j'ai une sœur en province qui va se marier, et l'on m'a chargé de la commission d'en acheter. On désire un hasard favorable, sans vouloir cependant qu'il soit trop désavantageux au

vendeur. — Cela est bien honnête ; j'espère que, s'ils vous conviènnent, nous nous arrangerons facilement. — Mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, et je voudrais les garder deux ou trois jours, pour les montrer à mon jouailliet et à madame la marquise de Clainvaux ma parente.

Madame Dolimon, quoique prévenue favorablement par la figure du jeune Remi (sûre recommandation auprès des femmes), par la sagesse et le choix de ses lectures, ne voulut pas cependant s'en rapporter tout-à-fait aux apparences, et répondit à Remi, que M. Dolimon son mari aurait l'honneur de le voir, demain au matin, chez lui, et de lui porter les diamans; qu'elle ne doutait pas qu'il ne se prêtât volontiers à tous les arrangemens qu'il lui proposerait. Remi donna l'adresse de son logement, et assura qu'il serait enchanté de traiter de cette affaire avec M. Dolimon, qu'on lui avait peint comme un homme très-

estimable, orné de toutes les vertus, et plein de religion.

Le chevalier de Saint-Remi, en revenant chez lui, soupçonna la défiance de la dévote, et devina que l'époux serait chargé d'examiner son logement, ses tableaux et ses livres. Il emprunta quelques estampes pieuses, dont il sanctifia sa chambre; il garnit sa table, sa cheminée de livres ascétiques, mystiques, sorboniques, sans oublier, sur-tout, *La Religion considérée comme base*, ect. qu'il remplit de coups de crayon, de divers petits morceaux de papier en guise de signets, pour faire voir qu'il lisait cet ouvrage avec fruit et réflexion.

De son côté, la dévote recommanda à son mari de ne point livrer les diamans, sans préalablement avoir bien observé le ton, le logement, et particulièrement les livres du jeune homme; car, disait-elle, les livres sont comme nos amis: *Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es.*

M.

M. Dolimon suivit ces errèmens de point en point. Arrivé chez le chevalier Remi, il examina tout, d'un œil rapide et furtif: il fut d'abord frappé de la piété des estampes, ce qui le disposa très-avantageusement. Remi, qui pénétrait sa pensée, le laissa seul un moment pour lui donner le loisir de feuilleter ses livres, ce qu'en effet Dolimon s'empressa de faire. Quelle fut son admiration en voyant ce choix pieux, ces marques, ces morceaux de papier, qui annonçaient avec quelle ardeur, quelle attention ce jeune homme lisait des livres d'un tel genre? La confiance fut bientôt établie: il livra les diamans, et Remi s'engagea à les rendre au premier jour, ou à lui porter l'argent du prix convenu. M. Dolimon, enchanté de cette affaire, retourna bien vîte chez sa femme, pour lui conter dans quel étonnement l'avait jeté le caractère de candeur et de piété du jeune chevalier.

Dès que celui-ci, tout aussi satisfait

que le magistrat, fut possesseur des pierreries, il alla les déposer chez l'usurier, pour cinq cents louis. Il en envoya aussitôt trois cents au vicomte de Blaville, avec un billet qui lui donnait un rendez-vous au bois de Vincennes, à six heures du matin.

Le vicomte accepta l'argent. A l'égard de l'assignation; il répondit que ce serait pour dix heures, s'il le voulait bien; qu'il se couchait tard, et qu'il n'était pas curieux de voir le visage de l'aurore. St.-Remi fut obligé de se résigner et d'attendre l'heure de son rival. Le lendemain cette heure approchait, lorsqu'il reçoit un autre billet, où Blaville le prie de différer la petite explication qu'ils doivent avoir ensemble jusqu'à midi, parce qu'il était invité à déjeûner chez la petite Rosalie, qu'il ne pouvait pas se refuser à cette douce invitation. — « Ainsi » donc, mon cher Seigneur, ce sera à » midi précis ».

Saint-Remi, non sans humeur, atten-

dit que le soleil fût parvenu à son zénith : il se préparait à partir, lorsqu'il fut arrêté par un autre billet de son adversaire, qui s'excusait de ne pouvoir se trouver au rendez-vous à l'heure donnée ; que Rosalie et la Saint-Albin l'entraînaient à la campagne ; que de se battre un jour plutôt ou plus tard, peu importait, et qu'il importait beaucoup de ne pas perdre un jour de plaisir : - « Mais » demain sans faute, rancune tenante, » attendez-moi chez vous, à dix heures » du matin ; j'irai vous prendre dans » mon nouveau wislki, que je suis bien » aise d'essayer ; il est charmant ».

Tous ces délais désolaient Saint-Remi ; il n'osait plus se montrer nulle part sans avoir lavé son injure par le sang ; il se flattait d'ailleurs que son combat serait annoncé par la trompette de la gloire ; enfin l'heure désirée arrive : à dix heures précises, le vicomte se trouva à la porte de Saint-Remi, et nos deux héros partirent ensemble pour le champ de ba-

taille. Le combat fut vif et court ; Blaville reçut un grand coup d'épée, et ne put s'empêcher de dire à son rival qu'il se battait à merveille ; mais qu'il était bien dur pour un homme de qualité, d'être blessé par le fils d'un procureur. Celui-ci sentit au vif le trait ; mais, le voyant hors de défense, il fut assez généreux pour le dédaigner. Il lui donna le bras, et le conduisit dans une auberge, où un chirurgien, qui était prévenu, attendait le blessé : le vainqueur trouva son carrosse à vingt pas, et revint à Paris.

La blessure n'était pas dangereuse, et Saint-Remi reparut, le soir, chez Florincourt ; il avait deux cents louis à faire valoir, seul appui de sa fortune future ; il s'écroula. L'adversité fut constante, le naufrage complet ; tout coula à fond. Quels furent, pendant la nuit, l'agitation, le désespoir du malheureux Remi ! quelle perspective devant lui ! sans crédit, sans argent, et cinq cents louis à

payer au plutôt, ou son déshonneur assuré! Il ne se coucha point; il passa le reste de la nuit à se tourmenter, à se promener dans sa chambre, et à chercher des moyens pour avoir cette somme. Après beaucoup de réflexions, cent projets formés et détruits, il crut que l'amour serait son dieu tutélaire, et que le cœur sensible et délicat de la marquise de Clainvaux deviendrait son asile et son soutien. Il écrivit sur-le-champ un billet où, après le langage le plus tendre, l'épanchement d'un cœur consumé d'amour, il lui confiait qu'il venait d'essuyer au jeu une perte horrible, et qu'il osait se reposer sur son amitié et sa générosité, pour le tirer de l'embarras où il s'était plongé. Il donna ce billet à son valet de chambre, avec ordre de le porter, à huit heures du matin, chez la marquise, et d'attendre son réveil et sa réponse. Plus calme alors, et plein de confiance dans son amie, il se jeta sur

son lit, et la main paisible du sommeil ferma ses yeux.

Dès qu'il fut éveillé, il demanda la réponse de la marquise ; on lui remit un billet en papier vélin et à vignettes, très-joliment enveloppé ; il se hâta de l'ouvrir, et lut : « *Je ne paie les sottises* » *de personne, encore moins celles de* » *M. Nicolas Remi de Manosque* ». Quelle ironie ! quelle humiliation pour le glorieux Remi ! et cependant la perte de sa gloire et de sa maîtresse était le moindre de ses malheurs : il était avili, déshonoré et perdu à jamais s'il ne rendait les diamans. Dans cette perplexité cruelle, dévoré d'inquiétude, il sortit sans objet, à pied, et s'égara dans les champs élysées, rêvant profondément, ne voyant rien autour de lui : il fut abordé par un ex-officier gascon, qu'il avait connu dans l'horrible caverne du marquis de Florincourt ; il lui avait même prêté de l'argent quelquefois Le gascon se piquait de reconnaissance ;

c'était un de ces chevaliers qui ont le droit d'aubaine sur les étrangers, qui prétendait qu'il entrait tous les jours dans Paris cinq cents dupes; que ce serait bien malheureux si, dans ce nombre, un homme d'esprit ne trouvait pas la sienne. Il avait été congédié de son régiment, parce qu'il avait trouvé l'art de fixer la fortune au jeu: d'ailleurs, prodigue de ses richesses, ne cherchant nullement à thésauriser, ne refusant jamais rien à personne, il donnait à dîner, à souper, régalait des meilleurs vins avec une générosité vraiment royale. C'était un vrai Catilina *; il eût mérité d'occuper une grande place dans l'état.

Valignac (c'était son nom), s'étant aperçu de la profonde tristesse de Saint-Remi, lui en demanda la cause, lui of-

* Animus audax, subdolus, varius, alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus: satis loquentiæ, sapientiæ parum.

SALLUSTE.

frit ses services, ses petits moyens. Les malheureux ont besoin d'épanchemens: la situation de Saint-Remi était désespérée; que risquait-il de se confier à Valignac? peut-être pourrait-il l'aider, le sauver dans son naufrage. — Mon cher ami, vous voyez, lui dit-il, un homme qui va se brûler la cervelle, s'il ne trouve cinq cents louis d'or dans vingt-quatre heures. — Cinq cents louis! s'écria le gascon; sandis! je ne vois que la Vierge de Lorette, ou le clergé de France qui, dans ce temps de pénurie et de calamité, puisse vous concéder ce don gratuit. Cependant, mon très-cher, il ne faut jamais faire son embarquement pour l'autre monde, tant qu'il nous reste de la santé et de la vigueur. Je me sers d'exemple à moi-même. Un jour j'étais dans les ténèbres du désespoir; je me voyais assailli de créanciers et de sentences. Ce n'était rien: mais je n'avais ni crédit, ni argent, c'était beaucoup. Le quartier de la petite était expiré; je n'avais pu le

payer, et mademoiselle m'avait congédié. Dans cette situation fâcheuse, ma tête s'offusque, mon courage se repose, et je prononce mon arrêt de mort. Je pars pour Saint-Cloud, résolu de me précipiter dans la rivière, au-delà du pont, pour n'être pas pêché dans les filets, comme une carpe. Quand je fus arrivé, comme c'était à-peu-près l'heure du dîner, mon estomac sollicita sa ration accoutumée. Il me restait neuf livres tournois dans ma poche, et je raisonnai ainsi, à part moi : Cet argent va se noyer avec moi, et il sera perdu; il vaut bien mieux, ce me semble, que le sieur Griel, qui est un bon et honnête traiteur, en profite, et qu'il ait cette part à ma succession : c'est donc faire une bonne œuvre que de lui demander à dîner : d'ailleurs, quand j'aurai bu d'excellent vin, je boirai, avec bien plus de courage, l'eau de la rivière. D'après ces réflexions, je dînai comme un évêque, je bus comme un chanoine allemand; et après mon

dîner, oubliant le chemin de la rivière, je pris, sans m'en apercevoir, celui de Paris: ce dont je me félicite tous les jours. Imitez-moi, mon cher: il vous faut cinq cents louis, je ne désespère pas de vous les trouver, si vous avez de l'énergie et du cœur: je puis même vous mettre dans l'abondance pour long-temps, pourvu que le courage ne vous manque pas. Eh bien! que pensez-vous? — Je me précipiterais dans les gouffres de l'enfer, si je savais que le diable mé prêtât cette somme. — J'espère que nous n'irons pas si loin pour la chercher; l'homme de génie et de valeur est son diable à lui-même; écartons-nous un peu, il y a du monde par là, et notre conversation n'a pas besoin de témoins.

Nous voici à présent solitaires: or ça, entrons en matière. Je compte sur votre discrétion, parole d'honneur. — Je vous la donne. — J'ai lié connaissance avec un jeune batave très-riche; c'est un oiseau aquatique, dont toutes les plumes

sont d'or ; quelle équité de lui en arracher quelques-unes ! Vous savez que je vis avec la Darville, qui est bien la coquine de Paris la plus honnête et la plus adroite; j'ai fait accroire à mon hollandais qu'elle était ma femme. Il prétend qu'il a le cœur délicat ; qu'il méprise les filles publiques, et qu'il ne peut aimer qu'une *femme honnête ;* en conséquence, il est devenu amoureux de la mienne. La Darville joue son rôle à ravir ; elle est d'une décence, d'une pudeur enfantine ; elle rougit d'une parole chatouilleuse, de la moindre équivoque, comme une femme qu'on présente à la cour pour la première fois ; elle est, sur-tout, très-réservée en ma présence, il n'y a alors que leurs pieds et leurs regards qui se rencontrent et s'entendent. Hier au soir je l'avais à souper : après le repas, j'imitai ce sénateur romain, qui feignit de dormir pour laisser à l'empereur la liberté de caresser sa femme. J'entendais mon batave

amoureux qui se répandait en propos galans, en déclarations tendres. Madame de Valignac l'écoutait, lui répondait des yeux, mais avec timidité et crainte; elle jetait ses regards sur moi, pour voir si je dormais bien; elle convenait du plaisir qu'elle avait à le voir; mais elle lui opposait son devoir, le respect qu'elle se devait à elle-même, l'inconstance, l'ingratitude des hommes, le but humiliant de leurs désirs, enfin tout le protocole des motifs de résistance à l'usage des femmes vertueuses. La coquine s'en tirait à merveille; je ne perdais pas un monosyllabe de leur entretien, et je méditais ma vengeance. Ah! monsieur des Provinces-Unies, me disais-je dans l'intérieur de l'ame, vous en voulez à mon honneur? vous voulez enrichir mon ménage d'une aigrette hollandaise? Oh! il vous en coûtera! vous paierez la façon; rien n'est plus juste. Voici mon plan de vengeance. Ce jeune homme joue assez volontiers; mais il joue comme

les poètes d'opéra font les vers : cependant il se croit très-habile ; je suis de son avis, je le trouve supérieur. Hier, pour son coup d'essai, il me gagna quelques louis ; mais c'est une semence que j'ai jetée dans mon champ, et qui fructifiera. Si vous voulez me seconder, je me flatte que chaque louis me rapportera le trois cents pour un ; nos économistes se vendraient au diable, que jamais leur produit net n'égalera le mien. Ce soir, je vous donne à souper avec lui et avec madame de Valignac mon épouse : nous ne serons que nous quatre, et je vous promets que les premiers cinq cents louis seront pour vous.

Saint-Remi frémit à ce projet, et le rejeta vivement. — Bah ! dit Valignac, quelle pusillanimité ! vous avez des scrupules ? Et quel droit, je vous prie, a ce petit-fils de Noé aux productions de la terre, avant moi ? ne sommes-nous pas tous frères ? Eh donc ! nous devons partager en frères. Quoi ! ce belge idiot

sera nourri, enluminé comme un prieur des Bernardins; et moi je serai hâve, maigre et sec comme un auteur des Variétés! Mon cher ami, où est la justice à cela? La société est un état de ruses et de guerre; la pomme de la fortune est au plus adroit. Dites-moi un peu, est-ce que toutes les grandes possessions ne sont pas fondées sur des tours d'adresse et des friponneries? Lisez votre histoire. Eh donc! supposons que l'argent du batave soit une donation de Constantin, ou une substitution de Charlemagne, qui est-ce qui pourra le trouver mauvais, sinon les gueux de la terre? Supposons encore que nous avons la guerre avec la Hollande, nous levons des contributions sur l'ennemi, c'est le droit des gens; il est beau d'imiter les souverains. Mon cher maître, ayons de l'argent, *per fas et nefas*, son éclat couvre tout. Quand vous serez riche, qu'importe la source de vos richesses, pourvu que vous répandiez votre opulence! Les

grands seigneurs viendront souper chez vous; vous serez fêté des femmes, admiré des sots, précieux aux gens d'esprit, cher au gouvernement, et peut-être, si vous léguez quelqu'argent aux moines, ils vous mettront dans la catégorie des saints, et vous ferez des miracles après votre mort.

Ces sophismes ébranlaient St.-Remi; mais la persuasion n'était pas dans son cœur: il hésitait encore. — Vous êtes mou, lui dit le gascon, vous ne méritez pas les faveurs de la fortune. La vertu n'est qu'un fantôme, s'écria un romain en mourant. Il pensait en homme d'esprit. Au surplus, faites comme vous l'entendrez: il vous faut cinq cents louis? eh donc! trouvez-les; en attendant vous mangerez la maigre côtelette à votre dîner, et vous irez à pied, crotté comme un petit abbé qui n'a point encore de part au patrimoine de saint Pierre: heureux encore si quelque fripon en carrosse ne vous passe pas sur le ven-

tré. Je crois, sandis! qu'il vaut encore mieux écraser les autres que d'être écrasé.

L'éloquence du gascon triompha enfin des scrupules de Saint-Remi : il accepta le souper pour le soir même, ne se proposant d'abord qu'un bénéfice de cinq cents louis pour retirer les diamans, et échapper à son déshonneur. On convint des signes et des moyens pour entraîner la dupe dans le piége; rien n'était plus facile. La première nuit on lui gagna mille louis. St.-Remi emporta sa moitié; c'était d'abord tout ce qu'il désirait : mais il se rappela qu'il avait d'autres dettes pressantes; d'ailleurs, comment se soutenir à Paris sans argent? L'occasion était séduisante, et le premier pas fait. Il y revint une seconde fois, et cette seconde contribution, en pays ennemi, monta à six cents louis. Saint-Remi rendit les diamans, satisfit ses créanciers, et se vit soulagé d'un grand fardeau.

Le lendemain, le hollandais ne reparut plus chez Valignac : Remi n'en fut pas fâché, le remords commençait à entrer dans son ame; il n'osait y porter ses regards, il y trouvait la honte et l'humiliation. Le sommeil le fuyait, plus de repos, plus de consolations, plus d'espoir. Il resta deux jours sans sortir de chez lui; il n'osait revoir la lumière : le troisième jour, après l'agitation d'une nuit cruelle, il venait de s'endormir; on l'éveilla de la part de M. le lieutenant de police. Il fit entrer : un exempt lui montre l'ordre du roi, et lui dit de le suivre. Il s'habille à la hâte, ils descendent, deux cavaliers l'attendoient; on le met dans une voiture : jusqu'alors il n'avait proféré aucune parole; enfin il ouvre la bouche. — Où me menez-vous, dit-il à l'exempt? — A Bicêtre. — A Bicêtre, grand dieu! oui, je l'ai mérité. Et il se tut. Il entra dans cet abominable gîte, le cœur glacé, dans un stupide silence, sans verser une

seule larme. Deux jours entiers il repoussa la nourriture qu'on lui présentait ; mais on le menaça, et il prit du bouillon. Des pleurs abondans coulèrent enfin de ses yeux, et son ame abattue parut se relever. Il écrivit au lieutenant de police, lui demanda la cause de sa détention, de son avilissement qu'il avouait mériter par une action infame, qui sera la honte et le désespoir de sa vie. Il lui fait alors le récit du lâche tour qu'il a joué au jeune hollandais, ne nomme aucun complice, s'accuse lui seul ; il le supplie de faire vendre tous ses effets, ses bijoux, son carrosse, ses deux montres qu'il lui envoie, de faire prendre le peu d'argent qui lui restait dans son secrétaire, et d'avoir la bonté d'en envoyer le montant à cet étranger qu'il avait eu la lâcheté de dépouiller. Il implore à genoux une dernière grâce; c'était de cacher son malheur, son infamie à sa famille, à son père dont la vertu et la probité

ne méritaient pas un si indigne fils.

Le lieutenant de police l'avait fait arrêter sur la dénonciation de l'ambassadeur de leurs hautes puissances, à qui le jeune hollandais, sur des soupçons, avait fait part de son désastre. La police pénétra bientôt dans les obscurités de ce dédale. La trame fut découverte: Valignac, plus adroit ou plus heureux que son complice, avait prévu l'orage, et s'était évadé : l'infortuné Remi fut la seule victime que l'on sacrifia. Cependant le lieutenant de police fut touché de sa lettre, et plaignit son infortune; il fit exécuter toutes ses intentions, écrivit à son père, que son fils était détenu en prison pour des étourderies de jeunesse, et que sur sa réponse on lui rendrait la liberté, et on le ferait partir pour le lieu qu'il désirerait.

Quel coup de foudre pour cette famille sensible et honnête! sur-tout après les brillantes illusions dont ils se repaissaient sur les lettres de Remi. Le

vieux père, les larmes aux yeux, ne put s'empêcher de dire à sa femme : C'est là votre ouvrage, vous l'avez voulu, madame, vous l'avez voulu : c'est vous qui perdez mon fils Nicolas. Et il pleurait, et ils pleuraient ensemble. Hélas! ils ignoraient la honte et le séjour de leur fils. On s'assembla pour lui écrire, on joignit à l'épître une lettre de change de vingt-cinq louis, et une lettre de la malheureuse et tendre Pauline. On lui avait adouci la réponse de son amant. On lui fit dire qu'au moment de s'élever, et de parvenir à la fortune; il voulait attendre à voir réaliser ses espérances; mais qu'aussitôt que ses projets auraient réussi, il viendrait partager avec elle son bonheur et ses richesses. Pauline gémit de cette réponse. « Ah! s'écria-t-elle, qu'a-t-il besoin de » fortune avec moi? je ne veux rien, » je n'ai besoin que de le voir et de » l'aimer ».

Informée de sa détention, accablée

de ce revers, elle se détermina à lui écrire; c'est cette lettre que le vieux Remi inséra avec la sienne dans le paquet qu'il adressait à M. le lieutenant de police, auquel il répondit pour réclamer son fils, et demander sa liberté.

Dès que ce sage magistrat eut reçu cette réponse, il envoya ses lettres au prisonnier, et un ordre pour le faire sortir, avec défense d'entrer dans Paris.

Remi quitta cette infame prison, après six semaines de séjour, pâle, d'une maigreur affreuse, à peine pouvant se soutenir. On lui remit en sortant la lettre de son père; il reconnut l'écriture, et jeta un profond soupir. Il attendit, pour la lire, qu'il fût éloigné de ce tartare dont l'aspect l'épouvantait. Il dirigea, au hasard, sa route vers Charenton; mais, exténué, défaillant, il fut obligé de s'arrêter; il s'assit sur une pierre. Il décachette alors sa lettre; il en trouve une autre, il regarde;

c'était l'écriture de Pauline.—Misérable que je suis! s'écria-t-il.... Les sanglots le suffoquèrent: il appuya ses deux coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains; il répandit un torrent de larmes. Quand cette effusion l'eut un peu soulagé, il lut la lettre de son père; elle était tendre, consolante, respirait l'amour paternel: il rappelait son cher Nicolas auprès de lui, le conjurait de renoncer à son ambition, à ses vains projets, pour vivre heureux et tranquille au sein de sa famille. — Il n'est plus temps! s'écria cet infortuné, il n'est plus temps! Il poursuivit sa lecture. Son père ajoutait: « Avoue-moi, mon cher Nicolas, si tu as » des dettes; ne me cache rien; je te par- » donne tout: nous vendrons notre mai- » son de campagne pour les acquitter; » je saurai supporter cette privation: » le plaisir de t'avoir auprès de moi » me consolera de ce petit chagrin. — » Oh! mon père, le meilleur des pères! » combien je suis indigne de votre

» tendresse »! Il s'arrêta, baisa deux fois la lettre, et rêva quelques momens. Il prit ensuite celle de Pauline, et la lut; elle était conçue en ces termes :

MON CHER REMI,

« Je pourrais me plaindre de vous; » mais vous n'êtes pas heureux, dit-on; » vous êtes trop puni : vos malheurs » m'attachent encore plus fortement à » vous ; revenez chercher la consola» tion auprès de votre amie, de cette » Pauline que vous avez aimée, oubliée » peut-être. Ah! si les jours de bonheur » sont finis pour moi, si je dois être » à jamais séparée de mon aimable » ami, si je ne dois plus le revoir, » que je meure tout-à-l'heure, j'ai assez » vécu ; je n'ai plus rien à perdre, ni » à regretter. Abjurez vos brillans pro» jets : à quoi mènent-ils ? à l'agitation » et à l'ennui. Venez au sein de l'hymen » goûter le bonheur d'être aimé : votre

» travail vous donnera l'aisance, et » remplira agréablement vos journées: » mes soins, ma tendresse écarteront » d'autour de vous ces légers nuages » qui troublent souvent la sérénité de » la vie. Si votre félicité dépend de » moi, croyez que chacune de mes » pensées, que mon ame tout entière, » ne s'occupera que des moyens de vous » rendre heureux. Adieu, mon ami, » mon tendre ami; revenez, revenez, » ou tout est fini pour moi.

» PAULINE DE SAINT-PAULET ».

Cette lettre combla le désespoir du malheureux Remi : il se renverse sur la terre, s'y roule, se relève, fixe ses yeux au ciel, semble l'accuser, lui reprocher sa honte, ses malheurs; puis il s'écrie : — Pauline, oh! ma chère Pauline! le bonheur n'était pas fait pour moi; je l'ai méconnu; l'espérance ne peut plus entrer dans mon ame! ton infame amant te ferait rougir; son approche souille-rait

rait ta pureté! Si tu le connaissais, tu le mépriserais, l'abhorrerais! Ensuite il marche éperdu, égaré, demande à un passant en quel lieu il était. — Près de Charenton, le voilà. Il y va, il entre dans une auberge : son air effaré, sa pâleur effraient l'hôtesse; il la rassure et lui dit qu'il relève de maladie, qu'il ne lui sera point à charge, qu'au point du jour il aura pris son parti. Donnez-moi, je vous prie, une chambre; faites allumer du feu, car je meurs de froid. L'hôtesse le conduit elle-même, le fait réchauffer, lui propose à souper. — Oui, les forces me manquent, je suis bien faible! mais je ne pourrais manger ; apportez-moi seulement du vin dans du bouillon, ce breuvage fortifie. Quand il l'eut pris : « Ah! dit-il, je suis un peu mieux; » donnez-moi, ma chère hôtesse, de » l'encre et du papier, je veux écrire ». L'hôtesse le quitta émue de pitié. — Le beau jeune homme! disait-elle, en s'en allant, c'est bien dommage! mais

il n'ira pas loin. A cet âge! ce que c'est que la vie!

Dès que Remi fut seul, il écrivit à son père :

MON CHER ET RESPECTABLE PÈRE,

« Je suis pénétré de l'excès de vos
» bontés; votre fils, votre malheureux
» fils, n'y a pas répondu comme il le
» devait; je vous remercie de vos offres
» généreuses, et de la lettre de change
» de vingt-cinq louis; je vous la ren-
» voie, je n'en ai pas besoin; je vais
» faire un voyage où je serai défrayé.
» Oh! le meilleur, le plus sage des
» pères! vivez heureux avec le reste de
» votre famille! Plût au ciel que je
» n'eusse jamais quitté la maison pa-
» ternelle! Aimez toujours, et consolez
» ma mère, cette mère si bonne; offrez-
» lui, je vous prie, mes plus tendres
» respects, et oubliez l'un et l'autre le
» plus infortuné des hommes ».

Cette lettre finie, il se reposa, relut la lettre de Pauline, et y répondit :

MADEMOISELLE,

« Votre lettre si touchante, votre
» tendresse, votre générosité aggravent
» encore le poids de mes revers; je
» vois trop tard la perte immense
» que je fais; je ne puis être à vous, je
» n'en suis plus digne; Pauline, la
» tendre Pauline, mérite un cœur pur,
» sans tache, un époux honoré, estimé
» de tout le monde. Le seul bienfait
» que je puis aujourd'hui vous deman-
» der, c'est de ne pas me haïr, de ne
» pas mépriser celui qui a eu le bonheur
» d'être aimé de vous, et à qui il reste
» encore assez de vertu pour se priver
» de vous, pour sentir qu'il ne doit pas
» oser vous approcher, et qui, par ce
» sacrifice et ses malheurs, est assez
» cruellement puni des erreurs de sa
» vie. Adieu, trop aimable, trop sensible
» Pauline! nous nous reverrons un jour,

» je l'espère du moins. Puisse le ciel
» égaler votre bonheur à vos vertus!
» Ah! il m'avait offert en vous un trésor
» inappréciable!

Par apostille :

» Ne vous inquiétez pas de mon sort,
» je ne souffrirai point ».

Les dépêches finies, fermées, il entendit sonner minuit. — Que le jour, dit-il, tardera de paraître! On était alors au commencement de décembre. Il quitta le feu, se promena long-temps, ensuite se jeta sur un lit : la lassitude, la nature épuisée permirent un moment au sommeil de lui fermer les yeux; mais un songe affreux l'épouvanta, le couvrit d'une sueur froide. Il se crut traîné dans un tombereau comme un criminel, en chemise, la corde au cou, environné d'un peuple immense qui le suivait, le contemplait avec avidité : il avance au lieu de l'exécution, il voit l'échafaud: on approche. Tout-à-coup il aperçoit son père au pied de l'échafaud, qui

fondait en larmes, et lui tendait les bras : à cet aspect il jette un cri terrible : — Ah ! mon père ! .... La terreur, l'effroi l'éveillent en sursaut; il tremblait de tous ses membres, il était glacé. « Ah !
» dit-il en s'éveillant, je ne suis donc
» pas si malheureux que je le croyais !
» mes égaremens, ma vanité ne m'ont
» pas conduit au dernier supplice ».
Puis se promenant, s'asseyant, se relevant, ayant toujours Bicêtre devant les yeux, il s'écriait : La mort est donc ma seule ressource ! la mort ! elle est affreuse ! mais, flétri, déshonoré, où puis-je vivre? où irai-je ? quel sera mon asile ? je n'en ai plus. Je suis la honte de ma famille, l'objet du mépris public; voilà le précipice où m'a jeté une vanité insensée. Ah ! ma mère ! ma mère ! c'est vous...... oui, vous m'avez perdu ! Il tombait ensuite dans une profonde rêverie ; il en sortit en s'écriant encore : Il faut donc mourir ! quelle horrible destinée ! grand Dieu, ayez pitié de moi. C'est dans ces

convulsions qu'il attendit la naissance du jour.

Au premier rayon de l'aube, il ouvrit la fenêtre, détacha ses boucles d'argent, les renferma avec un louis d'or qui lui restait, dans un papier qu'il cacheta, et mit dessus pour suscription : *Aux pauvres.* Plus bas : *Qu'ils prient Dieu pour moi.* Il appela l'hôtesse, qui le félicita sur son air tranquille. — Oui, je suis en effet plus calme ; mes peines vont finir. — Voulez-vous déjeûner ? — Je boirai volontiers un verre de vin. J'ai besoin de toutes mes forces pour la route que je vais faire. — Ayez bon courage, ce ne sera rien ; vous êtes si jeune ! quel âge avez-vous ? — A quel jour sommes-nous du mois ? — Nous tenons le six, c'est la saint Nicolas. — La saint Nicolas ! — « Oui, la fête de notre pauvre cher » homme qui vient de Paris exprès pour » dîner avec moi. — C'est aussi la mienne. » Quelle fête ! Il y a aujourd'hui vingt-» quatre ans que je suis au monde ; qui

» m'y a jeté ? et pourquoi » ? Il paya son hôtesse d'un écu qu'il s'était réservé, lui donna le paquet qu'il venait de faire, en lui disant: Si dans huit jours je ne viens pas moi-même le retirer, je vous prie de le remettre à son adresse.

Cette bonne femme qui ne concevait rien à tous ces discours, mais qui comprit qu'il était profondément affligé, se mit à pleurer, le pria de rester chez elle, lui offrit tous ses secours, sa bourse. —Femme trop généreuse, je vous suis obligé; mes besoins vont finir, j'ai encore assez d'argent et de force pour me conduire où je veux aller. Il s'informe où était la boîte de la grande poste; il prend congé d'elle, la remercie de tous ses soins et va porter ses lettres. De là il vint sur le pont de Charenton; il s'arrêta près du parapet, mesura de l'œil la hauteur du pont, frissonna, recula. Il revint, regarda autour de lui, et, voyant quelques personnes, il s'éloigna et porta ses pas dans la

campagne. Il vit arriver une berline à six chevaux, trois laquais en chargeaient le derrière, un personnage décoré en remplissait le fond; il regarda avec attention. —Voilà donc, dit-il, les heureux de la terre! voilà ce que j'ai tant envié, et ce qui m'a conduit à Bicêtre! Un mendiant estropié vint lui demander l'aumône : « Ayez pitié, dit-il, d'un pauvre » accablé de misère, vous qui êtes ri« che et heureux. — Heureux! oui, » mon ami, tu as raison; je le serai » bientôt: tiens, voilà mon habit, et » prie Dieu pour moi ». Il retourne sur le pont et contemple le lever du soleil qui, ce jour-là, se levait pur et sans nuage. « Que tu vas, dit-il, éclai» rer de malheurs et de crimes! pour» quoi n'es-tu pas anéanti! tu brilles » en vain, je ne te verrai plus ». Il jette les yeux autour de lui, ne voit personne, se met à genoux, croise ses mains sur sa poitrine, adresse encore ses regards au ciel, se relève avec im-

pétuosité et se précipite dans la rivière. Il revint deux fois sur l'eau et disparut pour toujours. Telle fut la destinée du malheureux Remi.

Sa famille crut qu'il avait passé dans les pays étrangers ou dans les Indes; elle se flatta long-temps de le revoir; on l'attendait de saison en saison. Le bon procureur parlait sans cesse de lui, de son cher Nicolas; mais, dans l'excès de son affliction, que partageait sa femme, il n'osa plus lui reprocher la perte de cet enfant chéri, dont il ignora toujours la fin tragique.

La malheureuse Pauline n'espéra plus de le revoir, et son cœur se ferma à tout sentiment de bonheur. Les caresses de son père, son amour pour lui, soutinrent quelque temps sa frêle existence; tous les jours elle se rendait au berceau où elle avait revu son amant; elle s'y asseyait, y relisait ses lettres, fondait en larmes et revenait au château. Enfin la douleur

qui avait peu à peu usé les ressorts de sa vie, la termina un an après celle de Remi.

On rapporte qu'à sa mort, elle répétait tout bas le nom de Remi, qu'elle le demandait souvent, que son confesseur lui dit qu'il fallait l'oublier et ne songer qu'à Dieu. Ah! répondit-elle, Dieu ne veut pas l'impossible! je meurs avec plaisir, parce que j'espère le revoir.

On trouva sur son corps, à côté d'un scapulaire, un sachet qui contenait des cheveux de son amant. En mourant, elle avait supplié son père de faire porter son cœur dans le berceau qu'elle avait tant aimé. M. de Saint-Paulet obéit aux vœux de sa malheureuse fille; il le fit enfermer dans un vase de marbre blanc, et placer au milieu de ce petit bocage, avec cette simple inscription: *C'est le cœur de Pauline.* On planta tout à l'entour des myrtes, des cyprès; et les habitans du château et du village venaient souvent y jeter des fleurs et répandre des larmes.

ESSAI

DE TRADUCTION EN PROSE

DU SIXIÈME CHANT

DE SILIUS ITALICUS.

AVANT-PROPOS.

Silius Italicus vivait sous l'Empereur Nerva. Son Poëme fut trouvé par le Pogge, parmi d'autres ouvrages et un Quintilien tout entier, dans un caveau, au fond d'une tour du Monastère de Saint-Gal. Ce Poète, assez peu connu, et qui cependant mérite des Lecteurs, n'a ni les brillans épisodes, ni les richesses de poésie de Virgile son modèle; mais Annibal son héros, et la seconde Guerre Punique, sont plus intéressans que le pieux Enée et ses combats contre Turnus.

Le sixième Chant, que j'ai traduit assez librement, s'ouvre le lendemain

de la bataille de Trasimène, où pérît Flaminius, le Général des Romains; il est en grande partie consacré à chanter en vers harmonieux l'Histoire de Régulus.

ESSAI

DE TRADUCTION EN PROSE

DU SIXIÈME CHANT

DE SILIUS ITALICUS.

DÉJA Titan, échappé des ombres de la nuit, attelait, au bord de l'orient, ses chevaux à son char lumineux. A l'éclat de ses premiers rayons, l'homme appelé par le travail s'arrachait aux bras du sommeil. La verdure, les fleurs humectées exhalaient leurs odeurs vivifiantes, et reprenaient leur beauté première. Le laboureur, blanchi par les ans, courbé par la fatigue, préparait sa charrue. La bergère, fraîche et colorée comme la rose du printemps, s'acheminait avec son troupeau vers la prairie, en chantant des couplets amoureux. Enfin toute la nature

s'épanouissait et souriait au dieu de la lumière. Alors se découvrit, aux yeux d'Annibal, le champ où Mars avait signalé sa fureur : là, des armes brisées, des hommes mutilés, renversés sous leurs chevaux ; ici, des bras, des mains coupées, tenant encore leurs boucliers ensanglantés ; plus loin, des têtes séparées de leurs corps, et des corps souillés de poussière et de sang qui demandaient leurs têtes. On voyait des hommes expirans lever au ciel leurs yeux appesantis pour chercher une faible lumière ; hélas ! ils aspirent un reste de vie qu'ils vont perdre pour toujours ! Sur le lac coloré de sang, flottait une multitude de cadavres, privés à jamais des honneurs de la sépulture. . . . . .

Annibal, à la tête d'une troupe nombreuse, promenait ses avides regards sur ce champ de carnage. A l'aspect de ces fiers Romains étendus tout sanglans sur l'arène, il s'écrie : « Quelles blessures ! » quelles morts ! chaque soldat garde

» son rang, tient encore son épée! Com-
» pagnons, observez ces visages hau-
» tains, empreints encore d'audace; ils
» respirent encore le feu de la colère!
» Ah! je crains que la terre, qui enfante
» de tels guerriers, ne devienne un jour
» la maîtresse du monde »!

Cependant les débris de l'armée romaine fuyaient à travers les bois et les chemins détournés. Ils n'osent ni s'arrêter, ni se reposer : la terreur les poursuit; ils croient sans cesse entendre sur leurs pas le terrible Annibal prêt à les sacrifier à sa rage et à la victoire.

O Serranus! vaillant fils de Régulus, de ce héros, dont le nom immortel épouvantera tous les siècles de la barbarie des Carthaginois, et leur rappellera la fidélité qu'on doit à ses promesses, permets à ma muse de célébrer ton courage, et de publier les vertus et les malheurs de ton père!

Serranus, à peine sorti des liens de l'enfance, était entré, au commencement de

la guerre punique, dans le champ de la gloire, sous les ordres de son père. Dans ce dernier combat, il portait l'aigle romaine: grièvement blessé, il tombe; mais son unique pensée, le dernier de ses vœux, est de sauver le dépôt précieux que son général lui a confié; il l'embrasse, le couvre de son corps; et lorsque la nuit, sortant des marais stygiens, eut enveloppé la terre de ses voiles ténébreux, il recueille ses forces, arrache des flancs d'un cadavre voisin la lance qui l'avait percé, s'appuie sur elle pour se lever, creuse la terre avec son épée, ouvre une fosse, y dépose l'aigle de Rome, et, après l'avoir adorée, d'une main affaiblie il la couvre de terre et de la dépouille des arbres. Ensuite, pressé du désir de revoir ses pénates et sa mère si chérie, appuyé sur sa lance, il dirige ses pas lents et tardifs vers les champs de Pérouse: il marche, protégé des ombres de la nuit, cherchant les chemins écartés et solitaires. Enfin, épuisé

de fatigues, et par la perte de son sang, prêt à succomber, il aperçoit, aux rayons de la lune naissante, une chaumière; il redouble d'efforts, s'y traîne, heurte à la porte, tombe et gémit. Un vieux et vaillant soldat, nommé Marus, habitait cette retraite: au bruit, aux gémissemens qui frappent son oreille, il s'élance de sa couche, va chercher la lumière sous la cendre de son humble foyer, et, sa lampe à la main, il ouvre la porte. O surprise douloureuse! il reconnaît Serranus, le fils de son général, de son ami: il était étendu sur une pierre, et couvert des voiles de la mort. Il s'écrie: « O fils de Régulus, de ce » héros si long-temps la terreur de Car- » thage, et dont le triste sort est le crime » des dieux! quoi! cette ville impie » triomphe »! A ces mots il l'enlève dans ses bras, et le porte sur son lit.

Marus avait étudié dans les armées l'art de guérir les blessures. Il lave d'une eau tiède celles de Serranus, y fait cou-

ler le suc des herbes, et les enveloppe d'un linge qu'il y attache mollement. Il lui présente ensuite, pour appaiser sa soif, une boisson saine et pure, rappelle, par des alimens légers, ses forces épuisées, et, l'invitant au sommeil, lui donne un breuvage qui verse dans ses veines le repos et la fraîcheur.

L'orient n'avait point encore ouvert les portes du matin, lorsque Marus, oubliant son âge et sa faiblesse, vint prodiguer ses soins au fils de son ami. Ce jeune homme, levant alors vers le ciel ses longs et tristes regards, s'écrie : « O
» Jupiter, si dans ta colère tu n'as pas
» résolu de briser le sceptre de Rome,
» jette les yeux sur la malheureuse Au-
» sonie ; et, d'un regard serein, dissipe
» la tempête qui médite sa ruine! Les
» Alpes se sont abaissées devant notre
» ennemi ; nul obstacle ne brise sa fu-
» reur : notre sang roule avec les ondes
» du Tésin et de l'Eridan. Et toi, Trébie,
» les trophées de la victoire d'une na-

» tion perfide, en éternisant ton nom,
» déshonorent celui de Rome : que dis-
» je? des désastres plus terribles signa-
» lent ces jours lamentables! notre sang,
» les cadavres romains, ont enflé le lac
» de Trasimène : j'ai vu Flaminius, ce
» grand capitaine, tomber sous les traits
» des Carthaginois. Il n'est plus! Ma-
» nes de mon père, vous mes premiers
» dieux! c'est vous que j'en atteste : vous
» le savez, à travers le carnage et le
» sang, j'ai cherché la vengeance et une
» mort digne de vous. Mais les destins
» ont repoussé mes vœux »! Le sage
vieillard, interrompant ses plaintes, lui
dit : « Jeune guerrier, aie toujours de-
» vant les yeux la fermeté et les vertus
» de ton père! apprends à supporter
» comme lui les rigueurs de l'adver-
» sité. Semblable aux eaux qui roulent
» du haut d'une montagne, notre vie
» traverse des sentiers escarpés, se brise
» contre des rochers sourcilleux, et n'ar-
» rive à son terme qu'après une course

» triste et laborieuse : ton père, ce héros
» magnanime, qu'on peut égaler aux
» dieux, sous le poids des revers a
» conquis une gloire immortelle ; et le
» terme de sa vie fut seul celui de sa
» vertu et de son courage. Il entrait dans
» son adolescence, lorsque je comptais
» encore mes premières années. Je m'at-
» tachai à lui : nos destinées coulèrent
» ensemble, jusqu'au moment où les
» dieux éteignirent ce flambeau de l'Ita-
» lie. Son amitié, pour honorer mon cou-
» rage, me fit présent de cette épée et
» de ce frein d'argent, jadis resplendis-
» sant, aujourd'hui noirci par la fumée.
» Mais cette lance, sur laquelle je ré-
» pands mes libations, est pour moi le
» plus flatteur de ses bienfaits ».

Il est en Lybie un fleuve qui promène lentement ses eaux troubles et limoneuses à travers des plaines arides ; c'est le Bagrada : nul autre fleuve n'embrasse plus de terrain dans les sinuosités de sa course. C'est le long de ses rives,

pour jouir de ses eaux, bienfait dont cette contrée est avare, que nous assîmes notre camp. Non loin était une vaste forêt qui renfermait dans son enceinte un bocage noir et touffu, qui, comme les bords du Styx, n'était éclairé que d'une lueur pâle et ténébreuse : de son sein s'exhalait un nuage qui portait dans ses flancs des vapeurs pestilentielles. Ce bocage couvrait une caverne profonde, inconnue aux rayons du jour : un monstre épouvantable (à ce souvenir mon sang se glace, mes cheveux se hérissent d'horreur), un dragon terrible, engendré par la terre en courroux, vivait dans cet affreux repaire. Sa longueur égalait cent coudées ; il rassasiait sa voracité, remplissait l'immense capacité de son ventre des lions qu'attiraient les bords du fleuve, ou des troupeaux qu'un ciel ardent obligeait de se rapprocher de ses ondes vivifiantes. Tout à l'entour la terre hideuse n'offrait que des ossemens à demi-rongés. Lorsque ce monstre avait assouvi sa

faim et sa rage, il rentrait dans sa caverne, y regorgeait les morceaux tout sanglans qu'il venait d'engloutir. L'armée ignorait son existence : je voulus connaître la forêt; j'y entrai, suivi d'Aquin et de Servilius. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'une horreur secrète glaça nos sens : cependant nous avançons, en adressant nos prières aux nymphes et au dieu du fleuve; et pleins d'effroi, nous parvenons au séjour du monstre. A peine nous en touchions le seuil, qu'un noir tourbillon, échappé de son vaste gosier, avec un bruit semblable au mugissement de l'Eurus ou de l'Auster, nous frappe et nous enveloppe. Épouvantés, silencieux, nous nous regardons les uns les autres; la terre tremble, mugit, l'antre paraît s'écrouler. Non, les serpens sur lesquels les géans osèrent attaquer les cieux, l'hydre qui fatigua le bras d'Hercule, ni le dragon qui gardait les rameaux d'or des Hespérides, n'égalaient le volume immense de cet

cet animal, dont la tête se perdait dans les nuages. Nous fuyons : en vain notre voix débile, haletante, appelle du secours ; les sifflemens du monstre remplissaient la forêt. Aquin, pâle, éperdu, cherche un asile dans le creux d'un antique chêne. Il croit éviter la mort ; mais le monstre arrive, ceint l'arbre de ses replis sinueux, le déracine, l'enlève, et l'étend sur l'arène. L'infortuné Aquin nous implore d'une voix mourante. A ses cris j'ose tourner la tête : je vois le monstre ouvrir sa gueule effroyable et engloutir mon déplorable ami. Servilius crut échapper en se précipitant dans le fleuve : il nageait de toutes ses forces ; mais le serpent le voit, s'élance, le saisit, le porte sur le rivage, le déchire et le dévore. C'est par la mort de mes deux compagnons que je rachetai ma vie. Je hâte ma course, et j'arrive au camp, où, après m'être rassuré, je racontai à notre général le prodige que je venais de voir. Régulus gémit ; mais ambitieux

de gloire, plein d'audace et d'ardeur pour les combats, il ordonne aussitôt aux cavaliers les plus valeureux de s'assembler et de prendre les armes Il marche à leur tête, monté sur un coursier fougueux, suivi de la troupe attachée aux machines redoutables de la guerre. Lorsque le hennissement et le bruit des chevaux, dont les pieds frappaient la terre, eurent retenti aux oreilles du monstre, il lève sa tête, sort de son antre, se déploie; sa bouche fumante remplit l'air d'horribles sifflemens; ses yeux dardent des traits de flamme, semblables au feu des éclairs; sa crête qu'il dresse surpasse la cime des arbres les plus élevés; sa langue, que triple un mouvement rapide, brille dans les airs qu'elle agite.

Régulus donne le signal aux trompettes; la forêt retentit: à ces sons belliqueux, le serpent étonné s'assied sur sa croupe, et range sous elle, en longs replis, sa queue immense; d'un œil

ardent il nous regarde ; formés en cercle, pas à pas nous approchons. Alors, se déroulant avec rapidité, il s'alonge vers nous, et sa tête nous atteint, quoique très-éloignés de lui. Les chevaux effrayés, impatiens du frein, soufflent le feu par les narines ; le monstre au milieu d'eux, enflammé de colère, balance sa tête de tous côtés. Il enlève les uns de dessus les chevaux, écrase les autres sous le poids de son corps, et, après leur avoir brisé les os, les abandonne, et saisit de nouvelles proies. Les cavaliers, pâles d'effroi, reculent et n'aspirent qu'à fuir ; mais Régulus les arrête, leur crie : « Soldats, fui-
» rez-vous devant un serpent ? une
» armée romaine tremblera au seul as-
» pect d'un monstre de Lybie ! Si son
» haleine impure vous repousse, si l'é-
» normité de sa gueule vous épouvante,
» si vous m'abandonnez, seul et sans
» crainte, je vais l'attaquer ». Il dit, et, d'un bras intrépide, lance sa pique

contre le monstre, et l'atteint à la tête : la foudre n'a pas plus de rapidité. Une clameur générale s'élève et parvient jusqu'aux astres. L'animal qui n'avait jamais senti le fer ni la douleur, s'irrite, écume de rage, et, altéré de vengeance et de sang, se précipite sur Régulus. Il périssait, si son adresse et les rapides évolutions de son coursier ne l'eussent dérobé aux élans du monstre : je ne restai point oisif. Je le frappai du second trait ; il veut me poursuivre, je le perce d'une autre flèche. Alors toute la troupe à la fois l'accable de piques et de traits. Le monstre incertain ne sait plus où porter sa rage. Dans le moment, une pierre lancée par une baliste, brise ses reins et ses forces : il veut en vain, selon sa coutume, prolonger sa tête dans les airs, son épine rompue ne peut la soutenir : une nuée de flèches tombe sur ses yeux et le prive de la lumière. De sa large blessure jaillit un sang noir et corrompu qui infecte les airs. Sa

queue immense, la seule arme qui lui reste, percée de mille traits, accablée sous le poids des pierres énormes qu'on lui lançait, reste immobile, attachée à la terre. Cependant, de sa tête abattue, de sa gueule entr'ouverte, il menace, il épouvante encore ses ennemis. Enfin une poutre, lancée avec fracas par une catapulte, tombe sur sa tête et l'écrase. Alors, étendu sur le rivage, dans toute sa longueur, il exhale un dernier soupir, qui sort de son sein comme un nuage chargé de vapeurs empoisonnées. Soudain un sourd mugissement, de lugubres plaintes, se font entendre au fond des eaux. La forêt, le rivage, les rochers, répètent ces cris funèbres. Hélas! par combien de malheurs nous avons expié cette funeste victoire! Les prêtres consultés nous apprirent, mais trop tard, que notre main sacrilége avait donné la mort au compagnon des naïades, que nourrit l'onde impure du Bagrada. Ce fut au sortir de ce combat que votre père,

ô mon cher Serranus, pour me récompenser d'avoir frappé le monstre, me donna cette lance qui, la première, s'était abreuvée de son sang.

A ces mots, Serranus en pleurs s'écrie: « Ah! si mon père eût prolongé sa » vie jusque dans ces temps malheureux, » la Trébie débordée n'eût pas souillé » ses bords du sang des Romains! Et » toi, lac de Trasimène, tant de ca» davres ne nous cacheraient pas la sur» face de tes eaux ».

L'impie Carthage, répliqua Marus, a expié d'avance le crime de sa mort et de nos malheurs présens. Des torrens d'un sang détesté ont inondé dans les combats les plaines de l'Afrique : épuisée d'hommes et de ressources, elle tendait ses mains suppliantes pour obtenir la paix, lorsque, quelle fatalité! Lacédémone lui prêta un de ses généraux. Ce guerrier de petite taille, dénué de tous les agrémens de la figure, égalait en vigueur les hommes de la plus haute

stature. Habile dans l'art de la guerre, unissant la valeur à la ruse, ennemi de la mollesse, il supportait sans peine les travaux les plus durs, la vie la plus austère. Xantippe eût marché l'égal d'Annibal lui-même. Sans lui, la superbe ville de Didon, détruite par le fer et la flamme, serait inhumée sous ses ruines, ou, du moins, je ne pleurerais pas aujourd'hui la fin désastreuse de mon malheureux ami ! et je ne descendrais pas aux enfers, emportant la douleur qui consume mes jours. Les armées combattaient ; Mars en fureur secouait ses flambeaux. Chaque soldat respirait la soif du carnage. Régulus semait la mort et l'épouvante ; ses troupes le suivaient et faisaient des prodiges de valeur. Tel un amas de nuages agglomérés en tourbillon par les vents déchaînés, roule, gronde, et menace la terre et les mers ; le laboureur tremblant s'enfuit de ses guérets ; le pasteur descend, effrayé, de

la colline verdoyante où paissaient ses troupeaux, et le nautonnier implorant Neptune et Thétis, serre les voiles et frappe de ses rames, à coups pressés, la mer qui, déjà s'élève, s'irrite et bouillonne. Mais Xantippe avait caché ses Lacédémoniens derrière des rochers peu éloignés du champ de bataille. Au milieu du combat, il ordonne aux Carthaginois de reculer et de fuir vers cet asile. Ainsi le berger, attentif aux soins de son troupeau, ouvre, dans le détour d'un bois, une fosse qu'il recouvre de feuilles entassées, y attache un jeune agneau dont les timides bêlemens attirent dans le piége le loup affamé de proie. Régulus, trop passionné de gloire, emporté par son ardeur guerrière, attaque, poursuit l'ennemi, sans regarder s'il est seul ou suivi de ses soldats : il s'avançait, combattait toujours, lorsque, tout-à-coup, lès Spartiates s'élancent de leur retraite, et, secondés des Carthaginois, l'enveloppent

et le pressent à leur tour. O jour fatal et mémorable ! ô honte de Mars ! Un héros né pour la gloire et pour celle du Latium, est chargé des fers de la servitude ! Non, mes pleurs ne tariront jamais ! Grands dieux ! un général romain dans les prisons de Carthage ! Lacédémoniens, Carthaginois, quel supplice vous punira et lavera notre honte !

Cependant le sénat de cette ville décide d'envoyer Régulus à Rome sur sa parole, pour solliciter la paix et l'échange des prisonniers, la fleur de sa jeunesse, contre le général romain. On se hâte; déjà le navire flotte dans le port ; les matelots apprêtent les rames ; les uns attachent les cordages tortueux, les autres dressent les mâts, y suspendent les voiles. Le pilote Clothon, le premier de tous par son expérience, arrange la poupe, place le gouvernail : le rostre à trois pointes brille d'un triple éclat sur la face des eaux. Tout agit, tout s'empresse ; le chef des

rameurs se placc pour régler leurs mouvemens, et leur faire frapper la mer à temps égaux pour ne produire qu'un même son. L'heure du départ arrive, et la voile se déploie. Les femmes, les enfans, les vieillards, toute la ville accourt, s'entasse sur le rivage : tous les regards sont fixés sur l'illustre prisonnier qui venait d'entrer dans le navire. Régulus contemple cette foule tumultueuse d'un œil aussi serein, d'un front aussi tranquille, que lorsqu'il aborda sur le rivage sidonien, à la tête de sa flotte victorieuse. Il m'avait permis de le suivre et de m'associer à ses malheurs et à sa gloire. Sa nourriture, ses vêtemens étaient grossiers; il couchait sur une planche, et il préférait cette situation à l'éclat d'une victoire. Il croyait qu'il était plus beau, plus glorieux de lutter avec courage contre la fortune, que d'avoir su l'enchaîner. Un seul espoir me restait. Je me flattais que la vue de Rome, de sa maison, que les pleurs, les

gémissemens de sa femme, de ses enfans, fléchiraient la rigidité de son ame et éveilleraient sa sensibilité. Je croyais que ses yeux conservaient encore des larmes, et que son cœur était semblable au mien.

Lorsque notre vaisseau entra dans les eaux du Tibre, j'observai sa contenance, je cherchai à surprendre dans ses regards les émotions, les mouvemens de son ame. Aimable jeune homme, oui, tu peux m'en croire! Ton père, dans les dangers, dans les fers, en approchant de Rome, dans le sein de sa famille, dans le tourment des supplices, conserva la même inflexibilité, le même visage. Toute l'Ausonie, désertant les villes, les bourgs, se précipite au devant de ses pas. Les plaines, les côteaux, les rives de l'Albula retentissent au loin des clameurs d'une multitude bruyante. Les sénateurs carthaginois, ces cœurs inaccessibles à la pitié, pressaient cependant Régulus de quitter ces vils

vêtemens et de se revêtir de la toge honorable de sa dignité. Le sénat romain, les jeunes gens, les mères désolées unissent leurs prières à celles des Carthaginois ; mais Régulus refuse ; inébranlable, au milieu des gémissemens et des larmes de ses concitoyens. Dès qu'il aborda sur le rivage, le consul qui l'attendait pour le féliciter, lui tendit la main. Ce héros s'arrête, recule, et l'avertit de s'éloigner, de ne point dégrader son caractère en l'approchant. Régulus marche donc au milieu des prisonniers romains, environnés de la troupe orgueilleuse des Carthaginois ; et les spectateurs émus, attendris, accusaient l'injustice des dieux. Marcia, malheureuse par l'excès des vertus de son époux, courut au devant de lui, les cheveux épars, déchirant ses habits, et menant par la main ses deux enfans, gages sacrés de leur mutuelle tendresse. « Régulus, » lui dit-elle, te souvient-il du jour de » notre hyménée ; ou bien cette époque

» n'a-t-elle

» n'a-t-elle laissé aucune trace dans ta » mémoire » ? Elle ne put achever. L'aspect d'un époux, jadis revêtu de la pourpre romaine, aujourd'hui dégradé par les habits d'un esclave, lui arracha des cris perçans. Elle tombe évanouie, et la pâleur de la mort s'étend sur son visage. Carthage, si les dieux ne sont pas impassibles, puisses-tu voir tes épouses et tes mères dans cette cruelle situation ! Régulus alors, d'une ame impénétrable à la douleur, m'ordonne d'éloigner de lui ses enfans et leur mère.

A ces mots, Serranus s'écrie, en versant un torrent de larmes : « O mon » père, si une plainte pieuse m'est per- » mise, pourquoi ta sévérité nous a- » t-elle refusé, à ma mère et à moi, » la douce consolation de recevoir tes » embrassemens, de joindre ma main » à la tienne ? Que dis-je ? J'étais alors » dans un âge bien tendre ; mais, si un » vain souvenir ne m'abuse point, son » image m'est encore présente. Il avait

» dans ses traits quelque chose au-des-
» sus d'un mortel. Ses cheveux blan-
» chis descendaient épars sur son large
» cou ; ses sourcils froncés imprimaient
» à sa physionomie une majesté sé-
» vère ».

Marus, pour le distraire de sa douleur, lui dit : Vous raconterai-je sa fermeté, lorsqu'il passa devant ses foyers, pour se rendre au logement assigné aux députés de Carthage? Il vit d'un œil stoïque, dans le vestibule de sa modeste demeure, des lances, des boucliers suspendus, des chariots, monumens de ses triomphes. Marcia, sur le seuil de la porte, lui criait : « Cruel, où portes-
» tu tes pas ? Ta maison n'est pas la
» prison de Carthage ! Notre hymen
» est sans tache ! nul crime n'a souillé
» tes pénates ! N'est-ce pas ici que tu as
» reçu les félicitations du sénat et de
» la patrie, à la naissance de tes enfans ?
» Regarde cette demeure d'où tu sortis
» revêtu de la pourpre consulaire, et

» précédé des faisceaux. C'est d'ici que » tu partais pour les champs de la gloire! » C'est à ces mêmes portes que tu sus- » pendais, aidé de mes mains, les dé- » pouilles des vaincus. Je ne veux point » t'arrêter pour rallumer les flambeaux » de notre hymen; mais ne maudis pas » tes pénates! Accorde, pour une nuit, » ta présence à tes enfans ». L'inflexible Régulus poursuivit son chemin sans répondre, sans détourner les yeux, et alla se dérober aux pleurs et aux prières de sa triste famille, dans le logement des Carthaginois. Le soleil éclairait à peine de ses premiers rayons les monumens élevés à Hercule, après sa mort, sur le sommet du mont Œta, lorsque le consul manda au sénat les députés de Carthage. Ton père les suivit. Dès qu'il parut, tous les sénateurs, à l'envi, l'invitèrent, du geste et de la voix, à prendre sa place accoutumée: il refusa, se croyant indigne de cet honneur. Ces graves magistrats, pressés

autour de lui, prenaient sa main, le conjuraient de rendre à sa patrie un si grand capitaine, un romain, l'ornement de l'Italie, dont la rançon ne serait pas assez payée par l'échange de tous les prisonniers ennemis. Un jour, lui disaient-ils, vous pourrez, avec plus de justice, porter le fer et la flamme dans le sein de Carthage; et effacer dans le sang tyrien les traces de votre injure. Régulus, à ces mots, élevant ses mains et ses regards au ciel : « Divinités, » dit-il, qui présidez à la bonne foi et » à la justice; Dieu, moteur et arbitre » de l'univers; toi, Junon, et vous, dieux » par qui j'ai juré de retourner à Car- » thage, oui, je tiendrai mon serment! » L'Afrique me reverra! dussé-je, de » mon supplice, payer la fidélité qu'on » doit à ses promesses! Cessez donc, sé- » nateurs, de m'offrir des honneurs qui » seraient funestes à l'état et à vous- » mêmes. Les ans, les fatigues de la » guerre, le poids de mes fers ont ex-

» ténué mes forces et ma vie; Régulus
» s'est éteint. Tant qu'il a vécu, son
» existence a été consacrée à sa patrie,
» aux travaux de Mars. Ce n'est plus
» lui que vous voyez, c'est l'ombre de
» lui-même. Carthage, dites-vous, veut
» échanger un vieillard décrépit, af-
» faissé, contre une jeunesse vigoureuse
» et aguerrie ? O ville de Romulus,
» méfie-toi de cette nation fallacieuse!
» Montre-lui les ressources qui te res-
» tent après ma perte! Oui, Romains,
» n'acceptez la paix qu'aux mêmes con-
» ditions qu'imposaient vos ancêtres!
» Carthage prétend traiter avec votre ré-
» publique d'égale à égale! Mais que je
» sois précipité dans les gouffres du tar-
» tare plutôt que de voir le peuple ro-
» main abaisser sa majesté, et descendre
» de son rang ».

Ce discours fini, il alla se cacher parmi les Carthaginois irrités; et le sénat éclairé par ses conseils, pesant leur importance, congédia les députés qui sor-

tirent de la ville en menaçant Régulus d'une vengeance atroce. Les magistrats, le peuple accompagnèrent ce héros. Les chemins baignés de pleurs, retentissent de gémissemens. On délibère; on veut, au nom de la patrie, de ses larmes, empêcher son départ. Marcia éperdue, aussi pâle que si son époux descendait dans la tombe, s'écrie, en le voyant entrer dans le vaisseau ennemi : « Ly-
» biens, recevez-moi parmi vous ! souf-
» frez que je suive mon époux dans ses
» tourmens, dans sa mort! Cher époux,
» je t'en conjure par les gages de notre
» amour, permets que je supporte avec
» toi l'inclémence du ciel, les dangers
» de la mer! Hélas ! pourquoi aban-
» donnes-tu ton épouse infortunée? Suis-
» je la cause de tes malheurs ? Peut-être
» mes larmes, celles de nos enfans pé-
» nétreront dans l'ame des Carthaginois,
» adouciront leur férocité ; ou si, plus
» durs que les rochers, ils ferment l'o-
» reille à nos gémissemens, à nos dou-

» leurs, du moins la même mort nous
» enveloppera tous au même moment,
» toi, ta femme et tes enfans».

Tandis qu'elle parlait, le vaisseau fuyait le rivage. Marcia égarée de désespoir, élève avec effort ses bras débiles, en s'écriant: «Le voilà donc ce héros
» qui attache tant de gloire à tenir sa
» parole à des peuples barbares, à un
» ennemi exécrable! Mais, réponds-moi,
» perfide! qu'est devenue ta foi, cette
» foi que tu m'as jurée au pied des au-
» tels? où sont tes sermens? . . . . .»
Ces dernières paroles parvinrent aux oreilles inflexibles de Régulus; mais le murmure des flots agités par les rames, lui dérobèrent le reste.

Cependant la pente rapide du fleuve nous entraîne vers la mer. Nous entrons dans cette vaste étendue d'eau que borne l'horizon. Le vaisseau, aidé d'un vent heureux, trace de longs sillons. Hélas! combien de fois n'ai-je pas désiré que notre navire, jouet des vents

et de la mort, s'abîmât dans la mer ou se brisât en mille pièces sur des écueils? Mais un doux zéphyr enflant légèrement nos voiles, nous surgîmes au port de Carthage, où la vengeance et le trépas attendaient le plus grand des humains. Je l'ai vu ce forfait exécrable! Tout mon corps frissonnait encore d'horreur, lorsqu'à mon retour, j'en fis le récit aux Romains frémissans. Je n'oserais même, ô mon cher Serranus, te parler de cette férocité que n'ont pas les tigres, si ton père n'eût donné, au milieu d'un supplice barbare, l'exemple d'une vertu, d'un courage, d'une constance que nos aïeux ne connurent jamais, et que la postérité ne verra plus. Je dois rougir de ne pouvoir retenir mes larmes en racontant cette horrible catastrophe. On construisit une cage de bois intérieurement hérissée de lames aiguës. C'est là que ce héros fut enfermé. Là, lorsque le besoin impérieux du sommeil le faisait pen-

cher d'un côté ou d'autre, ces lames alongées, pénétrant jusqu'à ses entrailles, les perçaient et les déchiraient. Jeune homme, suspends tes pleurs. La constance inébranlable de ton père l'honore plus que les triomphes les plus éclatans. Sa gloire brillera dans la succession des siècles, tant que la bonne foi habitera les cieux et la terre, tant que la vertu sera respectée parmi les hommes.

Ainsi parla Marus; et cependant, agité d'une tendre sollicitude, il appliqua aux blessures de Serranus tous les remèdes que son art lui suggérait.

Fin du second Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce second Volume.

Fin de la Table des Chapitres du second Volume.





